

Le journal n°1
HEBDOMADAIRE du 4/02/00

Igicaniro

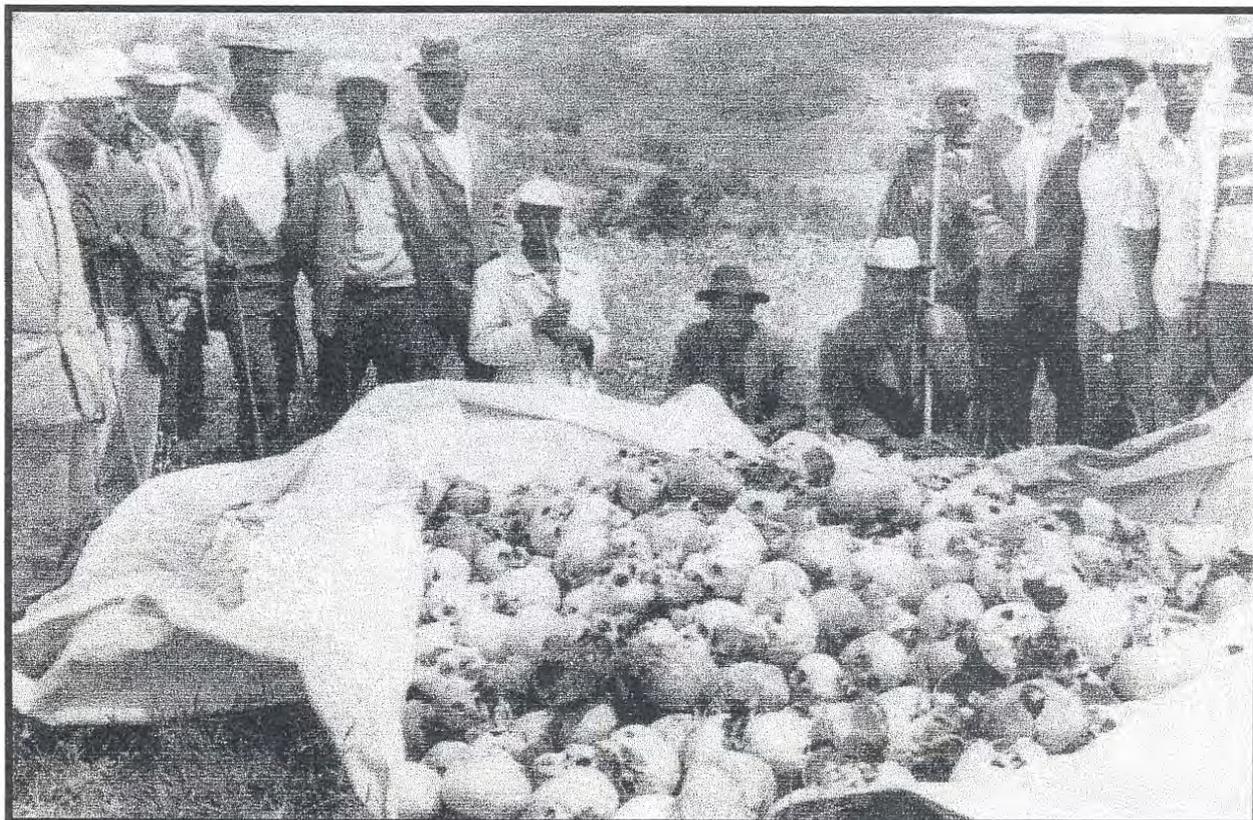
Rwanda 94

« Rwanda 94 »

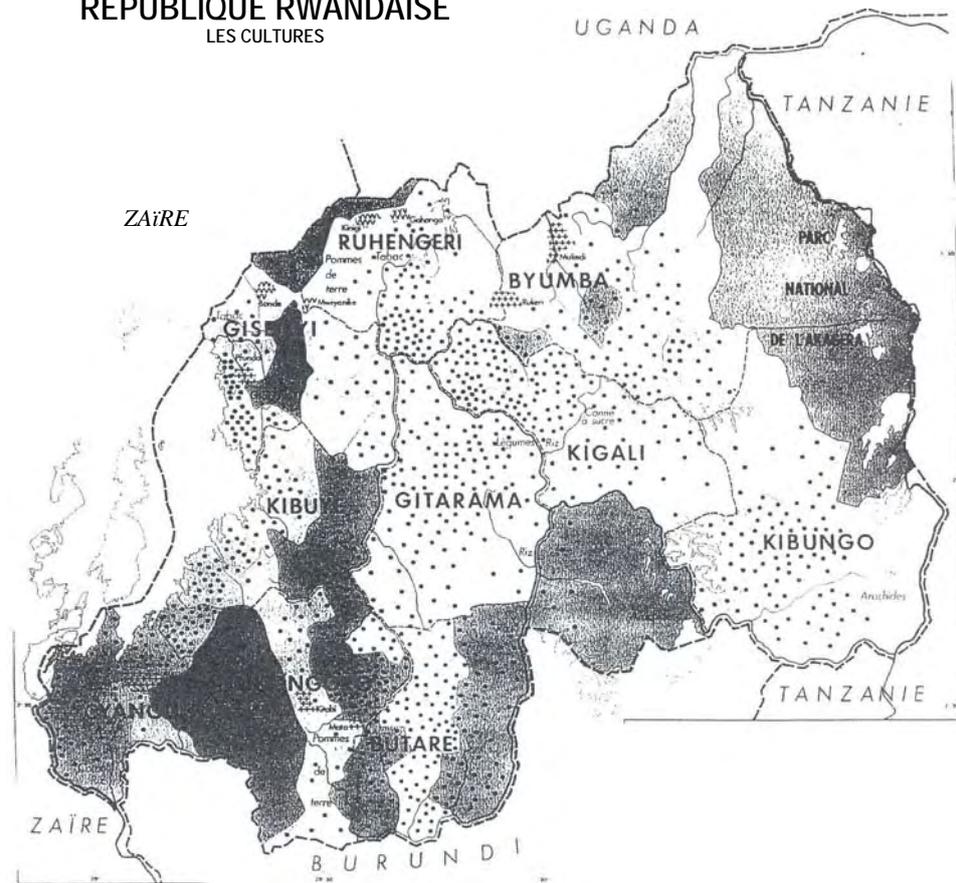
Une production du Groupov

En coproduction avec le Théâtre National de la Communauté Wallonie Bruxelles, le Théâtre de la Place,
Bruxelles/Brussel 2000, Ville européenne de la culture de l'an 2000.

Avec l'aide du ministère de la Communauté française, Direction Générale de la Culture, Commissariat Général
aux Relations internationales de la Communauté française de Belgique (CGRI) et de Théâtre et Publics asbl, et
de la Fondation Jacquemotte.



REPUBLIQUE RWANDAISE
LES CULTURES



Sommaire

| | |
|--------------------------------------|------|
| -Avertissement | p.2 |
| - Introduction | p.3 |
| -Liminaire | p.7 |
| - Voyage du premier groupe au Rwanda | p.9 |
| - Voyage du second groupe au Rwanda | p.15 |
| -Chronologie des événements | p.30 |
| -Le Coin des Hyènes | p.33 |
| -Les Inédits | p.38 |
| -Repères chronologiques | p.42 |
| -Annonces | p.48 |

Avertissement

1/ Ce journal, accompagnant notre travail, se situe sur le même terrain : le génocide de 1994, ses causes, ses protagonistes, ses langages. Il n'évoquera pas les événements depuis cette date, auxquels le Groupov reste extrêmement attentif, mais qui ne constituent pas notre sujet.

2/ L'essentiel de l'analyse historique et des grandes options dramaturgiques de «Rwanda 1994 », est contenu dans la volumineuse « note d'intention» d'octobre 1997. Le journal n'en remplace pas la lecture pour ceux qui n'en auraient pas encore pris connaissance (disponible au Groupov).

J.D.

« IGICANIRO » : littéralement ce mot signifie en Kinyarwanda le lieu prévu pour accueillir un feu entretenu (feu de camp, de veille,...).

Dans le Rwanda précolonial brûlait à la cour royale un feu « sacré » qui symbolisait la flamme de la tradition et la continuité du Rwanda comme Etat-Nation. Ce feu était entretenu depuis le règne de Ruganzu Ndoli, qui a régné sur le Rwanda vers le 15^{ème} siècle (selon l'Historien Alexis Kagame), et il s'est éteint avec le règne de Muttar Rudahigwa dans les années 40, marquant ainsi pourrait-on dire symboliquement la fin du respect des traditions ancestrales.

Le mot s'utilise également pour décrire un feu entretenu pour un temps déterminé. Par exemple, pour le cas qui nous intéresse, lors d'un deuil qui, au Rwanda, dure huit jours. Les amis et proches de la famille du défunt se réunissent pour veiller 24 heures sur 24. Ils allument alors un feu de veille qui s'appelle aussi Igicaniro.

Igicaniro se dit également pour d'autres feux: le feu de veillée d'armes par exemple...

Dorcy

Photo de couverture: « Bisesero, avril-juin 1994 » dans *Bisesero : Résistance au génocide* par African Rights.

Chers amis,

Après quatre années de travail dans tous les domaines, la création de « Rwanda 1994 » est désormais extrêmement proche, nous voici engagés dans les répétitions finales. Je voudrais y insister: c'est pour cela (la création d'une œuvre d'art), que tout le reste fut entrepris. Certes, bonne ou mauvaise, ce n'est pas une œuvre ordinaire. Elle s'est toujours fixé des objectifs, elle vise un but. Il se peut cependant que bien des choses s'y entendent que nous ne distinguons pas nous-mêmes, en dépit de tous nos efforts vers la clarté. C'est une de leurs caractéristiques: les œuvres d'art échappent toujours quelque peu à leurs auteurs. Même Brecht. Je rappelle ceci, à cet instant, parce que c'est bien à chacun, en tant qu'artiste, que cette lettre s'adresse. C'est-à-dire à ses capacités artisanales, à ses talents expressifs, à ses ressources imaginatives, à sa sensibilité personnelle spécifique, dans l'intelligence générale du projet. Pas autre chose. Nous n'avons pas lu tant de livres, ni écouté tant de témoins ou de spécialistes, ni voyagé au Rwanda, pour devenir politiquement plus compétents sur l'Afrique Centrale ou plus riches d'expériences humaines. Ca, ce sont des « bénéfices collatéraux ». Nous l'avons fait pour créer « Rwanda 1994 ».

Autrement dit, plus sinistrement, si l'œuvre présentée au public dans quelques semaines s'avérait ennuyeuse, confuse, laide, ou simplement inégale, nous serions dans l'échec de toute l'entreprise... Ce qui se décide ces jours-ci, en voilà l'enjeu. Il nous faut bien intégrer cela, tous. Si l'on coupe tel passage, si l'on développe tel autre, si l'on change une solution scénique, si l'on attribue ou retire quelque chose à quelqu'un, l'œuvre finale seule nous y contraint. Son sens, sa beauté, sa sensuelle évidence.

Créer un véritable « divertissement de l'ère scientifique » impliquait d'associer de bons ouvriers du divertissement, et nous croyons les avoir réunis. L'ère « scientifique » postulait, d'une part, une approche analytique concrète et nous nous y sommes efforcés, d'autre part l'emploi de formes susceptibles d'être entendues du public. Nous avons mis quelques chances de notre côté à cet effet. Les diverses présentations de nos états de travail peuvent nous encourager à une certaine confiance, disons de base. En aucun cas à la suffisance ou à la présomption. Depuis le Festival d'Avignon, bien des changements ont été introduits qui constituent autant de paris nouveaux extrêmement risqués (scène des visions par exemple). De plus, la contrainte de réduire la durée du spectacle, pèse lourdement sur chaque proposition. Le résultat final demeure donc incertain. Nous devons avoir chacun une conception-sensation de l'ensemble de cette œuvre, afin précisément d'y insérer notre effort personnel au plus juste.

D'où cette lettre qui tente de communiquer la vision dramaturgique de l'œuvre aboutie, telle qu'elle apparaît désormais aux yeux de ses principaux concepteurs.

Le chemin du Sens

Le projet s'était donné une ambition claire, la seule à laquelle peut oser prétendre un spectacle, celle de devenir le lieu d'une réparation symbolique. Claire, peut-être, mais non pas simple. De définir ainsi l'objet de « Rwanda 1994 », suppose que nous nous sentions dans le devoir de réparer. Envers qui? Les morts d'abord. L'œuvre nous est commandée par des morts, un million de morts. Voilà notre sentiment de base. D'où l'on comprend, au fur et à mesure des « états de travail », la présence toujours plus visible du chœur, par exemple.

Comme nous ne sommes pas des spiritualistes, si notre devoir nous semblait de tenter une « réparation » envers les Morts, la nécessité de l'entreprendre procédait bien du souci des vivants. En œuvrant à la « réparation », nous avons la conviction de contribuer à ce que les vivants puissent s'interroger sur les étranges rapports qui les conduisent périodiquement à exterminer une partie de l'humanité dans l'indifférence, la passivité, la complicité d'une grande majorité.

D'où, bien sûr, il résultait que pareille « réparation » ne pouvait résulter de déplorations, de regrets, d'excuses - que les larmes et les promesses n'y suffiraient nullement. Au contraire. Ce devoir de réparation avec les morts par souci des vivants, ne pouvait esquiver la question du « Pourquoi? », donc, aussi celle des responsabilités.

« Rwanda 1994 », commandé par les Morts, commence donc par leur rendre un visage, une individualité, un statut d'être humain (celui qui leur a été dénié), et pas de statistiques ou de masses anonymes. Qui est mort? Qui ?

Donner la parole à Yolande Mukagasana, largement, c'est le premier stade de la réparation. Une quasi morte se tient devant nous, celle qui aurait du mourir, celle qui a survécu, selon ses propres mots, seulement parce que « la mort ne veut pas de moi ». Et la parole de cette morte vivante, à elle seule pour qui sait entendre, anéantit déjà ces images toutes faites de l'Africain qui subsistent toujours au fond des cervelles d'occidentaux les mieux récurées.

Cependant, déjà, dans ce récit fait de ses propres mots dans une langue qui n'est pas la sienne, dans ce moment où elle assume un rôle d'elle-même un pas en deçà de cette frontière

trouble entre réel et représenté qui constitue l'essence même de l'acte théâtral, elle livre comme incidemment bien des informations et autant de questions sur la nature et l'origine des faits. Quand le prix qu'elle paie pour nous offrir cette interminable agonie différée, la mort des siens, a été acquitté, alors elle se lève, elle a tous les droits, et elle qui s'était introduite « comme un être humain de la planète Terre », achève en s'adressant directement à l'humanité entière et situe la hauteur de la « réparation » dans son enjeu exact: qui ne veut pas savoir est complice, qui ne veut pas comprendre recommencera.

Il n'est plus possible de rien dire. Mais peut-être le chant... La voix incroyablement pure de Muyango fait entendre « Mutunge ». Premier contact avec cette langue et cet art si raffinés. Chant issu de la première de ces dévastations qui conduiront au génocide, le chant tisse un premier lien - encore incompréhensible mais perceptible aux spectateurs - avec les décennies précédentes, avec la culture ancestrale.

Entrent dans la salle les Morts, le chœur des Morts, en même temps que des voix résonnent dans les haut-parleurs mélangés au chant de Muyango et à l'orchestre. Deux choses adviennent simultanément: toutes ces voix, tous ces fragments de récit disent: ce que Yolande Mukagasana vous a longuement conté, cela est advenu un millions de fois ; en même temps, ces personnes noires, africaines, si immédiatement différents (leur peau, leur langue, leur mouvement) sont cependant nos frères humains, oui, c'est comme ça - personne n'osera dire honnêtement au moment où ce Chœur des Morts descend dans la salle : ils sont exactement pareils à nous - cependant ce qu'ils disent et signifient: pudeur, désespoir, souffrance, amour des siens, nous est exactement commun. De ce choc naît le début, sensible et non rationnel, des bases d'une véritable attitude anti-raciste, non de feindre que nous sommes identiques, mais que les différences jouent seulement au sein d'une même famille - Et cela, le Chœur, dans la salle, s'adressant à de petits groupes, cependant que le chant, les témoignages enregistrés, l'orchestre nous envahissent, cela - ces individus particuliers, à nouveau - le manifestent. Et enfin, quand Dorcy Rugamba a fini le récit de la mort de son frère, vue par les yeux du défunt, voici les morts sur scène, encadrant la survivante. «Narapfunge, baranyishe. Sindaruhuka, sindagara amahoro. Je suis mort, ils m'ont tué. Je ne dors pas, je ne suis pas en paix. »

Ce que le lent diminuendo du chant et de l'orchestre nous laisse, c'est leur présence si paisible qui affirme pourtant: je ne suis pas en paix.

- Noir -

«Itsembabwoko »...génocide... Comment a-t-il été présent dans les ors, les dorures, ou le béton d'une salle de spectacle? Par une parole? Oui d'abord, mais dans des corps. Des corps. Et ces corps sont les nôtres et pas les nôtres, et dans cette différence, nos frères. Et ça, c'est le THEATRE qui le communique dans cette partie, pas le discours.

A suivre...

J.D.



Yolande Mukagasana

Liminaire:

Les voyages au Rwanda d'une partie significative de notre équipe, ont joué un rôle important pour le développement de l'énergie créatrice. C'est là, sans doute, leur apport principal. Ils ont affermi définitivement notre engagement dans le projet, ils ont aussi généré des idées, des débats, des sensations, des émotions, qui imprègnent profondément la création finale.

Ainsi, par exemple, « La Cantate de Bisesero » qui clôt le spectacle, est-elle directement issue du voyage d'avril 1998. Les voyages ont aussi donné un visage et un nom à bien des amis rwandais dont l'aide nous a été précieuse.

Par contre, ce n'est nullement sur ces voyages que reposent d'abord nos convictions sur le génocide et ses causes. Les voyages permettent de mieux comprendre comment les événements ont été vécus, ils ne « prouvent » pas le génocide ni les responsabilités. Pour cela, il faut recourir encore à d'autres outils: l'analyse des études historiques, des thèses d'ethnologie, des grands documents politiques et religieux depuis plus de cent ans. Nous croyons utile de préciser cette évidence. Car un voyage d'enquête de trois semaines, même très intense, ne constitue bien sûr pas un bagage suffisant à étayer scientifiquement des certitudes. Pas plus que le fait d'avoir vécu au Rwanda-Urundi comme colon ou colonisé ne décerne automatiquement le label de la vérité à un témoignage mais seulement celui de vécu. C'est de la confrontation des livres, des théories, des enquêtes et des faits vécus, que s'est dégagée pour nous une vue plus claire.

N.B. : Le premier voyage au Rwanda, celui de Marie-France Collard, n'est pas rapporté ici puisqu'il constitue la très longue partie centrale de la « note d'intention » d'octobre 97, document de base du Groupov sur la genèse de cette création.

J.D.



Voyage du premier groupe au Rwanda

(avril 1998)

Marie-France Collard, Jacques Delcuvelierie, Greta Goiris, Francine Landrain, Garrett List, François Sikivie, rejoints plus tard par Laurence Gay.

Bruxelles-Kampala par avion, puis jusqu'à Kigali par la route.

D'une exceptionnelle densité, cette enquête sur le terrain aura profondément marqué tous les participants

Nous indiquerons seulement l'essentiel du programme qui la constituait (nous vous épargnons les anecdotes cocasses ou tragiques):

-Rencontre avec Gamaliel Mbonimana, historien professeur à l'Université de Butare. Nous vérifions la validité des données et de la conception de notre exposé historique dans le dossier de base, nous abordons la fonction et les pratiques du Kubandwa (culte de Ryangombe, etc), pratique sacrée avec rites de possession, fondamentale dans le Rwanda ancien et extirpée complètement par le colonisateur et l'Eglise.

-Visite de l'exposition sur le génocide au stade de Kigali (rappelons que le mois d'avril est celui du souvenir et que l'atmosphère générale ainsi que le comportement des personnes en sont sensiblement modifiés).

-Rencontre avec Jean-Baptiste Rucibibango, député PSR, rédacteur en chef du bimensuel «la Nouvelle Relève». La situation actuelle, la guerre de «basse intensité» dans les provinces du nord, le panafricanisme.

- Visite de la commune de Runda (préfecture de Gitarama), où notre hôtesse, Martine, dirige un projet de coopération avec les femmes. Rencontre pendant près de 3 heures avec une trentaine de veuves et quelques vieillards, survivants du génocide. Sans doute le choc principal de tout notre voyage. Plus de la moitié de l'entretien. consiste à essayer de faire comprendre que nous ne sommes pas nos grand-parents et que nous désapprouvons la politique de l'Etat belge avant, pendant, après le génocide...Après 2 heures tout va déjà mieux, mais au moment de se séparer une femme nous lance: «Quand vous aurez fait votre spectacle, envoyez-nous une cassette, que nous voyions si vous avez tenu vos promesses»... Nous assistons à la bousculade quotidienne devant la prison (800 personnes) où les familles doivent nourrir les détenus (parfois plusieurs heures de marche pour y arriver). L'ancien cachot communal (ivresse, rixes) pouvait contenir à peine deux ou trois individus... Le crime exceptionnel a tout bouleversé.

-Greta et Garrett vont sur la colline de Yolande Mukagasana notre amie («La mort ne veut pas de moi», éd. Fixot), sa maison a été rasée, la tombe des enfants massacrés a disparu.

- Visite à Tharcisse Kalisa. qui dirige une des très rares troupes de théâtre (textes, danses, etc) encore active, et la seule salle plus ou moins permanente. Longue rencontre, précieuse.

-Découverte de la nouvelle brochure d'African Rights sur le massacre et la résistance dans les collines de Bisesero (plus ou moins 50.000 morts).

C'est cet endroit qui a été choisi pour la journée officielle de commémoration cette année. Le texte est bouleversant, nous décidons avec Garrett d'en faire une composante du spectacle.

-Journée de commémoration Nationale à Bisesero (préfecture de Kibuye) au bord du lac Kivu. La «route» traverse des régions dangereuses où les infiltrés assassinent chaque semaine, mais elle est évidemment très bien gardée en ce jour d'exception. Notre bus a un moment suivi la voiture présidentielle et son escorte avec blindés. La colline choisie recevra un monument, une sorte de chemin de croix abrupt avec plusieurs énormes ossuaires, certains cadavres ne sont pas encore complètement décomposés, on ramassait encore des crânes le matin même, odeur effroyable, chaleur de plomb. Discours officiels... Diverses interventions plus ou moins lamentables de la «communauté internationale», le président Bizimungu leur met sous le nez quelques rescapés mutilés...atmosphère ultra-tendue dans le bus de retour, on se moque de nous en kinyarwanda...Sous la pluie torrentielle dans la nuit la route, dérapages, embourbements et précipices font complètement oublier les rebelles...

-Départ pour Butare (ex-Astrida): Université Nationale et 76 congrégations religieuses. (2 jours).

- Visite du Musée National incroyablement épargné par la destruction. Passionnant. Extrêmement flou et succinct sur la période contemporaine.

- Rencontre du Frère Damascène, tué 2 fois et rescapé 2 fois (profonde dépression sur son crâne chauve défoncé).

Sur ce personnage étonnant, connu dans tout le Rwanda, cf premier dossier, voyage de Marie-France l'an passé.

.Souper puis longue nuit de discussion au «Ouest House» du campus universitaire avec J. Damascène, le docteur Karangwa, directeur de L'Institut de Recherche Scientifique et Technologique, Rucibibango, et un étudiant qui prépare sa thèse sur la poésie pastorale.

- Immense fosse commune, ici comme ailleurs.

- Visite de l'IRST sous la conduite du Docteur Karangwa.

Désolation totale: intelligence aiguë, volontés, efforts, et par ailleurs matériel dérisoire, pas d'argent, pas d'aide, bibliothèque pillée, dévastée avec soin. Nous rencontrons M. Karnanzi qui, associé avec Coupez, a publié jadis de nombreuses études classiques sur le Rwanda ancien. Un qui n'est pas mort. Nous visitons le département «sciences humaines», recherche appliquée, celui sur la phytothérapie traditionnelle, etc.

Un thème revient, que l'on nous signale depuis plusieurs jours : le gacaca, justice de paix, collectif des sages qui tranchait les conflits mineurs dans la tradition. Pourrait-il ressusciter sous des formes nouvelles dans la situation actuelle?

.Visite d'un «camp de solidarité». Partout dans le pays sont organisés ces camps de 5 semaines ou plus, où des jeunes (extrêmement pauvres) se rassemblent. Activité pratique: travail d'utilité publique, ici construction de 140 maisons en bois et terre séchée. Parallèlement: instruction civique, des personnages compétents (universitaires, préfets, députés) donnent tous les jours des conférences-débats sur l'histoire et sur la vie politique. Loisirs: sports, danses, chants, etc. Le camp est mixte, filles minoritaires. Il n'est pas obligatoire, mais les familles sont évidemment soulagées de bouches à nourrir pendant ce temps et il donne un certificat facilitant l'accès aux études. Quand nous arrivons, nous sommes extrêmement impressionnés par ces centaines de jeunes qui avancent en grandes rangées compactes vers nous, s'arrêtent et entonnent soudain un chant (soliste/chœur) d'une énergie incroyable. C'est la bienvenue... Plus tard, surprise, arrive le premier ministre en tournée, chemise ouverte, bottes, discours à l'assemblée ponctué de reprises en chœur de chants et de «yego» (oui) sonores, bas et profonds. Ces camps tentent de réduire la division abyssale créée par le hutu-power et le génocide, surtout pour les jeunes qui rentrent des camps du «Zaire». Il en existe une formule différente pour les militaires des ex-FAR, avant de les intégrer dans l'actuelle APR.

-Rencontre avec Privat Rutazibwa, prêtre sans affectation, ancien combattant du Front (cf. dossier Marie-France), fondateur-directeur de l'Agence Rwandaise d'Information. Nous parlons de tout, mais notamment des contradictions politiques au sein du FPR, du coup de balai du récent congrès où la base a démis beaucoup de dirigeants, des anciens partis toujours actifs, des critiques (violentes parfois) qui s'expriment dans la presse, du sort misérable des rescapés, etc.

-Nous partons sous protection militaire exceptionnelle à Gikongoro, pour assister à la première séance d'un procès de groupe de génocidaires (plus ou moins 25). Ce qui à l'air d'une salle des fêtes est bourrée de paysans pauvres, nous remarquons pour la première fois de nombreux Twa. Les inculpés sont vêtus de rose, au moins la veste pour certains. Il est clair que leurs chefs (l'ancien sous-préfet, le bourgmestre) restent à leur tête et se comportent comme s'ils étaient toujours en fonction (grands sourires, poignées de main dans la foule, etc). Il n'y a aucune trace apparente de crainte ou de repentir, l'arrogance tranquille du responsable principal est pour nous étonnante, car ils sont accusés de l'organisation -entre autres- des massacres de Murambi. Sinistre humour, ils avaient dénommés leur groupe: la MINUAR...

Ce procès se déroule principalement en kinyarwanda, l'officier de notre escorte traduit l'essentiel. Certains moments sont en français car il y a 2 avocats d'Avocats Sans Frontière, l'un pour la défense des accusés, l'autre pour les parties civiles. Les accusés principaux veulent récuser la procédure. Le juge, extrêmement patient, ne s'en laisse pourtant pas conter. A la pause, des dizaines de personnes se portent vers les avocats pour se porter partie civile et demander des dommages et intérêts, elles tiennent en main un papier dont l'en-tête porte: «Attestation de survie»... Nous découvrons une absurdité, parmi les plus étonnantes de toutes celles qui accablent ce pays misérable: ces indemnités sont réclamées à l'Etat, or -issu de la guerre ou pas- le gouvernement actuel représente la continuité de l'Etat rwandais, c'est donc lui qui doit assumer ces rétributions...

Fin de matinée: le procès est remis à quinzaine pour déficiences dans la constitution de certains dossiers et permettre la rencontre de certains accusés avec leurs avocats qu'ils ne connaissaient pas encore. Qui parle de justice expéditive? A ce rythme, il y en a pour plusieurs siècles. Retour à toute vitesse avec l'escorte pour arriver à Kigali avant la tombée de la nuit (17h00-18h00).

· Visite au siège d'Avocats Sans Frontière. Le responsable explique leur travail. Nous retenons leur évolution qui consiste de plus en plus à défendre aussi bien les parties civiles que les inculpés du génocide, ce qui change progressivement leur «image de marque» au Rwanda même. Nous notons leur bonne connaissance de l'histoire des événements et de la situation (le livre de base qu'ils distribuent à leurs membres est celui de Dominique Franche). Il approuve la «loi organique» (qui classe les accusés en 4 catégories passibles de peines très différentes), les procès de groupe (on n'en sortira pas autrement), ainsi que la procédure qui allège les peines pour ceux qui avouent. Pour l'instant «tout le monde nie»... Il pense que la peine de mort qui sera appliquée à des génocidaires pour la première fois ce mois-ci, va décider un bon nombre à changer de tactique (les faits lui ont donné raison depuis). Il raconte comment les notables continuent à exercer leur pouvoir dans les prisons et la difficulté à protéger ceux qui désirent avouer. Il déplore le fait qu'un de leurs collègues rwandais ait été arrêté. Il confirme l'assassinat de témoins. Une des difficultés de leur travail tient au fait que les avocats européens ne restent pas longtemps ici, la tournante est trop rapide, mais certains aussi ne le supportent pas.

· Retour chez Tharcisse Kalisa, nous assistons à une répétition de danses et de morceaux pour tambours. Explosif, mais parfois un peu maladroit, le niveau des danseurs et musiciens est variable, de l'excellence à l'approximation, certains sont fraîchement arrivés. De plus, Tharcisse tente un «syncrétisme» périlleux: femmes jouant les percussions (non-traditionnel), mélange de morceaux rwandais et burundais, danses mixtes, etc. Les Twas de la troupe ne sont pas là, dommage. Pendant que le reste du groupe se régale de brochettes arrosées de Primus (ou de porto!), Jacques et Tharcisse mettent au point les modalités de leur collaboration, essentiellement autour du travail du chœur. Tharcisse accepte d'être le Coryphée en français, et participera à l'écriture du texte choral rwandais (il est lui-même auteur de 18 pièces).

· Visite du site génocidaire de Murambi (plus ou moins 50.000 morts, là, en une journée). Tous n'ont pas encore été retrouvés, la plupart sont dans des fosses communes. Le site lui-même tient en plusieurs centaines de corps blanchâtres (la chaux), décharnés mais aux gestes et expressions parfaitement lisibles, étalés sur le sol ou sur des claies de bois: hommes, femmes, bébés pèle-mêle. Nous passons de salle en salle de cette école non terminée...Il n'y a rien à dire. Rien. C'était en zone Turquoise, on nous montre l'endroit entre deux bâtiments où était planté le drapeau français, les traces de leur feu de joie, c'est là qu'ils arrosaient de bière le succès de leurs opérations.

· Retour, la nuit est tombée. Plus tard nous apprendrons qu'une heure après notre passage les rebelles ont mitraillé un bus sur cette route et la voiture du préfet (chauffeur tué).

· Garrett, suivis de quelques uns (dont Laurence qui vient d'arriver), participent de la voix et du trombone à une jam-session dans un bar chic de Kigali...Contrastes...

-Départ de Garrett et Greta.

-Rencontre de Madame Bernadette Kanzayire, rescapée, avocate, responsable de la Justice au Comité Exécutif du FPR. Son histoire personnelle, famille exterminée, son travail avec une Association de défense des droits de l'homme sous Habyarimana (L'Association des Volontaires de la Paix), le problème de la justice au Rwanda (énorme et quasi-insoluble), etc.

-Rencontre de Théodore, au bureau d'African Rights (au fond d'une misérable arrière-cour). Ainsi tout ce travail prodigieux de courage, de patience, de précision, s'accomplit à partir d'ici, où il n'y a même pas de machine à écrire. Théodore part toutes les semaines dans le «Nord», sur le terrain de la guerre de «basse intensité».

Le gouvernement savait qu'en accueillant plus d'un million de réfugiés des camps du Zaïre, sans compter tous les génocidaires ou sympathisants déjà au pays, de nombreux problèmes surgiraient. Mais «le gouvernement a préféré gérer le terrorisme à l'intérieur plutôt que laisser se développer des bases à l'étranger». Il explique le plan pré-établi dans ces camps en prévision de ce rapatriement, le type de propagande, d'encadrement, où sont les bases actuelles dans le Masisi au Congo, le lien entre les rebelles et les ex-FAZ de Mobutu, la guérilla Maï-Maï, les extrémistes burundais, la diaspora génocidaire en Europe et en Amérique, ses ressources, ses méthodes.

Il raconte les massacres actuels, comment on «finit le travail» (meurtres des survivants, des témoins aux procès, etc.), les difficultés et les bavures de l'APR, etc. Il voyage, interroge, enquête, en changeant sans cesse de place, d'identité, de déguisement. Quand on lui demande s'il n'a pas peur, il répond: «Ils m'ont déjà tué une fois. Je suis déjà mort».

-Rencontre du Major Rutangwa, pour l'accès aux archives vidéo de l'armée. Il ne nous dit rien, nous fait longuement parler et marque son accord..

-Visite à la colline de Yolande, et de là à la première paroisse où elle a trouvé refuge. Le Père Blanchard (au Rwanda depuis 64) raconte comment il a protégé pendant des semaines 180 personnes dans son église, comment il s'est ravitaillé, comment pour chercher l'eau à 6 km, il devait franchir 15 barrières d'Interahamwe, etc. Il est manifestement divisé entre ce qu'il a vécu et la position révisionniste de sa congrégation, les Pères Blancs. Il répète régulièrement: «Tout ça est une vieille histoire». C'était il y a 4 ans...

-Rencontre du secrétaire général du FPR, le Docteur Charles Murigande, nous lui remettons le dossier et demandons l'accès aux archives vidéo. Il convoque les (nouveaux) responsables. Apparemment personne n'y connaît rien, tout est dans des malles (on vient de déménager), etc...On nous renvoie à notre vieille connaissance Tito Rutaremara.

de théâtre). Les échanges se feront par cassettes audio, vidéo, fax, etc. Il pense aussi venir à deux ou trois reprises en Belgique cette année. A la cantine, nos amis discutent avec les premiers Européens rencontrés ici: deux Belges mariés à des Rwandaises, simples et sympathiques ils racontent les atrocités auxquelles ils ont assistés, horreur sans fond. La jeune femme qui nous sert avec un sourire moqueur, vient de retrouver dans une «exposition» commémorative, le cadavre presque intact de sa mère, conservé parce qu'elle s'est agrippé en mourant aux rebords des toilettes et ne s'y est pas enfoncée. Elle a exigé son enterrement. Elle-même, après avoir du assister aux massacres des siens, a été de ces filles que les Interahamwe ont gardé avec eux pour viols permanents, elle a un enfant issu de ce calvaire, et l'a gardé (c'est assez rare, de même que le fait qu'elle ait survécu). Rien ne révèle ce passé dans son comportement extérieur.

. Nous partons pour visiter le centre pour enfants génocidaires à Gitagata, mais nous devons rebrousser chemin devant un effondrement total de la route à la sortie de Kigali. C'est le regret principal du voyage.

. Après-midi, visite inverse, celle du Centre National de Traumatisme. Derrière ce titre imposant et pour une mission éminemment urgente et fondamentale: cinq psychologues... Misère, suite. Parfois ils vont par deux, visite volante, hors de Kigali. Il y a également deux psychologues du genre à Butare. Goutte d'eau dans l'océan. Ils nous remettent leur dernier rapport, très bien fait. Nous découvrons une partie inattendue consacrée au traumatisme des psychologues eux-même devant les cas et les récits insoutenables. Les réactions vont d'une culpabilisation paralysante à une empathie inefficace; en passant par l'agressivité envers le patient... Les méthodes ont l'air excellentes, l'effort dérisoire face au besoin. L'UNICEF envisageait à l'époque de couper les fonds à ce programme...

-Départ de Francine et François après les dernières emplettes de tissu pour Greta (costumière).

-Rencontre de Jacques et Laurence avec Mr. Zabala (un Basque), au siège des Communautés Européennes. Remise de notre dossier, explication du projet, exploration des voies possibles pour une aide à leur niveau, à Bruxelles.

-Rencontre de M. Kagabo, que nous avons déjà entrevu à l'IRST à Butare. C'est lui qui est en charge des études et enquêtes sur le gacaca traditionnel et d'élaborer des propositions pour son adaptation au Rwanda moderne. Il a déjà remis son rapport et si les conclusions en sont adoptées ceci sera testé dans un certain nombre de communes pilotes. En ce qui concerne le génocide le gacaca ne serait compétent que pour les délits de la quatrième catégorie (vol, et ou destruction des biens des victimes, etc). Le but est de soulager les tribunaux peu nombreux et débordés et de relancer une vie communautaire à la base. M. Kagabo y croit, et nous avons envie de le croire.

A travers cet entretien, nous nous rappelons d'un fait qui ne cesse de nous interpeller au Rwanda, et dont les deux aspects contradictoires semblent bien pourtant indissociables: d'une part la capacité des Rwandais à dissimuler complètement et longuement des haines ou des ressentiments profonds, d'autre part la capacité d'inventer des façons de vivre ensemble en dépit de cette fracture. Ainsi, quand on pense à la rentrée massive de plus d'un million de réfugiés, pour beaucoup criminels, et pour les autres sympathisants ou endoctrinés, au mieux passifs, on reste stupéfaits de la proportion limitée des vengeances, exactions, représailles exercées.

Pourtant outre la haine et le désespoir, d'innombrables conflits matériels opposaient survivants et rapatriés: maisons occupées à restituer, terrains cultivables à rendre ou partager, bien volés, parents en prison non-jugés, etc. Le gacaca a du pain sur la planche.

-Rencontre avec Antoine Mugesera, ex-comité exécutif du FPR, responsable de l'exportation (export du café et du thé). Nous parlons du problème des rescapés qui se plaignent de plus en plus fort d'être absolument oubliés et abandonnés à leur détresse et à leur misère; aussi de la Justice, et enfin des rapports avec le FMI et la Banque Mondiale. Antoine Mugesera estime que le fonds pour les rescapés va enfin être administré correctement et apporter une aide efficace mais des enquêtes préalables doivent arriver à conclusion: qui est réellement rescapé, quels sont les besoins les plus urgents, comment être sûr que l'aide n'est pas détournée, etc. Pour le FMI, nous lui rappelons les propos du Ministre des Finances: «En ce qui concerne l'ajustement structurel, il ne nous est pas imposé, c'est nous qui sommes demandeurs. On parle toujours des effets négatifs de ses mesures, jamais du positif». Il rit, puis silence...Son avis, est que le pays ne recèle aucune richesse importante au niveau mondial ou même régional, donc le FMI et la Banque Mondiale s'intéresseront à la dette, aux grands travaux publics et à rien d'autres, à la base le gouvernement peut organiser l'économie et le développement comme il l'entend... Discussion...

· Depuis plusieurs jours et jusqu'à la fin du séjour, Marie-France fait inlassablement la tournée des bureaux et des responsables pour l'accès des archives vidéo et audio de l'Armée, de la Radio-TV et du FPR...Parcours du combattant...

· Rencontres au Ministère de la Culture, puis avec Edith Gasana, adjointe au Ministre des Finances, qui connaît bien la CEE et nous conseille sur les démarches à entreprendre.

· Rencontre avec Athanase Sentore, vieillard disert et émouvant, chanteur-danseur, directeur du Ballet National «les Zèbres», qui n'est hélas pas permanent en dépit de ses succès à l'étranger, qui a vécu et travaillé à la cour de Mutara Rudahigwa et «fait l'expo de 58 ». Souhaite refaire des tournées et enregistrer ses propres chansons (plus de 140)...

.Soirée avec Tito Rutaremara, un des dirigeants-fondateurs historiques du FPR, le Go-Between entre toutes les tendances, député, membre du Comité Exécutif, l'homme de «gauche», le représentant et voyageur infatigable, etc... Bref, Tito. A ces cotés, à notre table (il ne dira pas un mot), à nouveau l'énigmatique Docteur Ephrem Rutangwa.

· Départ, retour.

Voyage du second groupe au Rwanda



17 juillet-> 2 août 1998: Marie-France COLLARD, Sophia LEBQUITE, Max PARFONDRY, Mathias SIMONS
(17 juillet -> 8 août 1998 pour Marie-France COLLARD).

1^{ère} semaine

Vendredi 17 et samedi 18

De Bruxelles à Kampala (Entebe) via Le Caire par avion ; puis de Kampala à Kigali en « Taxi Bus » : on s'y entasse à une douzaine, serrés comme des sardines ; nous sommes privilégiés, nous avons loué deux places supplémentaires pour nos bagages. Devant nous, un couple fera ce voyage de 7 heures avec ses valises sur les genoux.

On, roule à tombeau ouvert: il faut arriver avant la tombée de la nuit, qui tombe assez brutalement à 6 heures. La traversée rapide laisse entrevoir un paysage luxuriant et une route foisonnante de gens en perpétuels déplacements, la tête chargée de denrées les plus diverses, les régimes de bananes, les bidons d'eau qu'il faut inlassablement transporter d'un point à l'autre, les vélos chargés de ballots; tous les stigmates d'un pays colonisé puis abandonné : les vêtements élimés, les regards, la litanie des petits magasins, des petits métiers, la récupération de tout, l'indigence du seul magasin où l'on s'arrête cinq minutes pour acheter un peu d'eau. On franchit la ligne de l'équateur et on découvre la beauté des collines au fur et à mesure que l'on grimpe en altitude. Le franchissement de la frontière est lent ; on le fait à pied sous l'œil indolent mais sérieux des militaires de l'APR ; chaque contrôle est attentif. Dix kilomètres après la frontière, nous ferons encore l'objet d'une fouille méticuleuse, soignée, polie mais ferme.

Les collines sont plus belles au Rwanda : l'érosion y constitue manifestement un problème important, mais elles sont toutes cultivées par parcelles bien dessinées et couvertes partiellement de plantations, des bananeraies pour l'essentiel. Les vallées sont ici occupées par des cultures intensives, thé et café. On distingue au loin l'une ou l'autre usine de transformation. A l'entrée de Kigali, des panneaux vantent la privatisation. Les premières questions se posent.

Le petit groupe débarque à la gare routière de Kigali, objet de toutes les curiosités et de toutes les sollicitations (Musungu ! Musungu !) nous sommes aux abords du grand marché de NYABOUGOGO, grouillant de monde. Le tourbillon nous rembarque dans le « Taxi Bus » que nous convainquons de nous déposer à l'orée du quartier KIMISAGARA dans la maison de Martine qui va nous accueillir pour 15 jours ; maison typique de plain pied qui garde quelque chose de son élégance d'antan (à la lisière d'un foisonnement de petites maisons d'une ou deux pièces, la plupart en terre séchée), simple, un peu austère, petit jardin coquet, grilles et serrures à toutes les issues.

On fait la connaissance de Marie et François ; on est réconforté par l'accueil calme, chaleureux, feutré de Martine ; installation des matelas et des moustiquaires dans deux des quatre grandes chambres ; découverte sympathique de ce qui sera l'excellente base intangible de notre menu pendant tout le séjour : haricots, petits pois, riz, patates et patates douces. Première nuit d'encre et de sons inédits... long éclat dans le furtif, des chiens hurlent à la mort sur toute la colline.

Dimanche 19

La matinée se passe à mettre au point le programme – chargé – de la semaine. Dimanche oblige : cet après-midi est consacré à « la visite de Kigali » ; un peu formel, bien nécessaire dans cette ville qu'il va bien nous falloir apprivoiser. On longe le marché Nyabougogo, on remonte de grandes avenues, quelques ronds points remplis d'échoppes ; la foule est dense et extraordinairement calme ; on arrive au quartier de la poste, rendez-vous grouillants des changeurs à la sauvette. On s'arrête au « Nil Grill » : menu type (haricots, petits pois, etc.) où figure, selon, quelques morceaux de bœuf et de cet excellent tilapia (qu'on n'élève donc pas uniquement dans les eaux de refroidissement d'une centrale nucléaire). Il y a du monde et des conversations singulièrement feutrées. A la porte, quelques enfants en guenilles, dont un mutilé, mal soigné – ils mendient mais sans insistance. Dirk leur offre des boissons, ils continuent à jouer dans la rue. Des dizaines de milliers d'orphelins qui hantaient les rues de Kigali, il en subsiste encore deux ou trois milliers malgré les efforts du gouvernement actuel de les réintégrer, d'ouvrir des centres (comme le Centre National de Traumatisme), de leur trouver des familles d'accueil, malgré les conditions précaires d'une grande partie de la population.

Brève rencontre à la fin du repas avec Chantal et ses deux tantes; survol furtif de la situation actuelle ; langage plus allusif que direct. On dirait un plan de De Heusch : port altier de la tête, jeu des paupières, quelque chose de hautain ou de fier et de doux en même temps, une bonne humeur malgré tout, de l'humour et de la dérision sur les sujets les plus délicats, s'agissant de victimes du génocide, de la reconstruction nationale, de problèmes de justice, d'associations d'enquête ou d'aide nationale, ou humanitaire internationale.

Première rencontre avec Tharcisse Kalisa

On remonte toute la route " Kadhafi" (avec la mosquée en perspective) jusqu'au Collège Saint André. Tharcisse est un des rares hommes de théâtre africain à disposer d'une salle permanente; une belle et grande salle genre paroissial, avec un plateau de belle taille, un dispositif d'éclairage modeste mais suffisant, une capacité de public de trois cents à quatre cents places. On la découvre au bout d'un chemin, à l'intérieur même du vaste domaine du Collège (750 étudiants, mais moitié moins que ce qu'il a pu héberger dans le passé), jouxtant de vastes entrepôts devant lesquels stationnent d'énormes camions transporteurs venus de Tanzanie ou du Kenya (durant toute la durée de notre séjour, ils déchargeront des centaines de tonnes de denrées alimentaires destinées, nous explique-t-on, à un ensemble de collèges et d'institutions religieuses du pays). Le Recteur du Collège, le Père Jean Chrysostome fait partie du comité d'accueil qui est d'une grande cordialité. Quant à l'accueil de Tharcisse, il est tout simplement princier, c'est un patriarche au milieu de sa troupe; beaucoup l'appellent " grand-père ", signe de respect; il fait passer d'emblée un courant de puissante sympathie.

Dans la salle, on s'affaire, sous la conduite de Jeanne, collaboratrice directe de Tharcisse, manifestation cheville ouvrière de la troupe. C'est un jour réservé aux femmes (chaque jour se succèdent aux répétitions des groupes d'hommes, de femmes ou des groupes mixtes qui travaillent sur des répertoires de danses, de chants, de poèmes ou de textes différents).

Le groupe de 12 à 15 actrices est disparate tant en âge qu'en qualité. Certaines en sont au début de leur apprentissage et donnent à l'ensemble un aspect quelque peu amateur. Les physiques sont extrêmement différents (impossible d'y distinguer Hutu, Tutsi ou Twa). On remarque cependant

d'emblée deux jeunes filles qui portent leur art à un haut niveau; or la danse qui s'effectue demande un engagement et une implication physiques très aigus.

L'une de taille relativement petite, au physique très solide, cheveux courts, très crépus, coupés strictement, danse cependant avec une grâce particulière, une certaine majesté, en tout cas beaucoup de sérieux: " elle est là ", tout le temps, d'une présence remarquable, tout semble " juste ", fait avec soin, d'une grande beauté scénique. L'autre, plus élancée, plus élégante, chevelure défrisée et travaillée, joue remarquablement sur la séduction de la danse, les ruptures de rythmes, d'audacieuses avancées sur l'avant scène.

Sur les premiers sièges de la salle, un groupe de femmes plus âgées et d'hommes d'âge mûr soutient les chants, rythme des mains ou bat le tambour. On y décèle aussi deux femmes aux voix d'une très grande qualité. Souvent, pendant l'exercice, Jeanne, impériale, vient à l'avant indiquer et soutenir le mouvement, le rythme, le chant.

Retour au repas d'accueil, brochettes de bœuf et cuisses d'un poulet ferme et goûteux, cordialité; Jean Chrysostome est revenu avec une bouteille de vin de banane, fabriqué par sa mère et réservé aux grandes occasions.

Puis imperceptiblement, Tharcisse sort " le grand jeu " ; " jeu " certes, mais en prise directe avec le cœur même des réalités qui nous préoccupent et où deux heures durant, il déploie la vraie éloquence du coryphée, où la dispute n'est rhétorique que pour mieux préserver le caractère aigu et acéré des attaques. Dans notre direction d'abord, pour tordre le cou - sait-on jamais ? - au mythe des ethnies et nous renvoyer, par le récit, aux clans anciens, aux généalogies connues, à la tradition orale et aux documents qui décrivent les lignages et les anciennes chefferies qui, constitués au siècle dernier, persistent au delà du 1^{er} tiers de ce siècle composées autant de Hutus que de Tutsis, d'agriculteurs et de pasteurs; le récit passe en revue les liens qui unissaient les différentes classes de la société, les rapports subtils et complexes qui organisaient un équilibre entre elles ; choses que nous avons approchées par nos recherches, mais magnifiées ici par le verbe et la narration.

Puis, subtilement, l'attaque se déplace de façon très pointue vers Jean Chrysostome, comme représentant de l'Eglise, dont l'action mêlée à celle du colonialisme a détruit la civilisation existante et porte toute la responsabilité de la confection d'une idéologie raciale et génocidaire.

Les premières attaques fusent sur l'appropriation des terres par l'Eglise (qui en possède encore aujourd'hui quelque 15%), qui y a fait ériger la plupart de ses biens par une population corvéable à merci. Toute la casuistique ne peut venir au secours du recteur pour défendre le bien fondé de l'utilisation actuelle de ces terres, qui n'ont en tout cas aucune utilité pour les veuves et les orphelins du génocide, non plus que pour les réfugiés qui ont toutes les difficultés à retrouver un lopin suffisant à assurer leur existence. Chaque attaque à l'adresse de Jean Chrysostome est cependant tempérée par la référence à ses actes exemplaires pendant le génocide: Tharcisse rappelle qu'il est allé jusqu'à soigner les blessés avec le vin de messe quand il n'y avait plus rien d'autre ; il a caché les rescapés et s'est caché lui-même dans le plafond de la salle où nous sommes pour échapper aux machettes des milices. Impossible de décrire par le menu tout le récit, où le génocide est au centre, sinon pointer quelques formules saisissantes que les études connues ne relèvent pas souvent.

" Il n' a pas fallu attendre 1990 pour voir débarquer les Français " : les Pères blancs sont là depuis le début et ont tout installé par leurs exactions vis à vis de la population. Le 1^{er} acte du génocide a été "manger le veau ". Lorsqu'en 1916, les 25.000 soldats de la Force publique congolaise ont pénétré au Rwanda et se sont installées à Kigali, la population était rançonnée de 300 vaches par jour pour les nourrir; elles étaient abattues en un lieu qu'on appelle encore aujourd'hui l'Abattoir; et pour les officiers blancs, on sacrifiait des veaux. Or le roi lui-même n'avait pas le droit de manger du veau: " on ne mange pas son propre enfant, son nouveau né ". C'était aussi la 1^{ère} fois qu'on prenait la vache pour soi. Le roi, un chef, un propriétaire de troupeau pouvait reprendre une vache à quelqu'un qui a démerité, mais c'était toujours pour la donner à quelqu'un d'autre qui l'a méritée.

Ainsi, le récit du Choryphée - Tharcisse déroule-t-il toute la destruction de la culture rwandaise, pour aboutir à la construction de l'ethnisation d'où sort le génocide, et où l'Eglise est impliquée jusqu'au cou. La hiérarchie catholique qui organise les conférences et les colloques sur « Des prêtres s'interrogent, des prêtres s'accusent » n'obtient de Jean Chrysostome qu'une maigre défense; pas moyen de déterminer de quoi au juste les prêtres s'accusent; on comprend que leur préoccupation est plus proche de celles d'un Guy Theunis qui s'interroge sur la manière de structurer « une nouvelle pastorale » (cf son article in « Les crises politiques au Burundi et au Rwanda » 1993-1994, Kartala ed., 1995).

Lundi 20

Le centre de formation professionnelle de Runda

Dès 8 heures, nous nous mettons en route vers la commune de Runda où Martine ne dirige pas qu'un projet de coopération avec les femmes. Elle va nous orienter aujourd'hui vers un autre projet plus récent, une formation professionnelle en direction d'adolescents et de jeunes gens, filles et garçons. Au départ, un rituel qui va devenir quotidien: de l'arrière du pick-up où nous sommes installés, nous sommes un objet de curiosité et d'hilarité sympathiques, signes de la main, cris un peu ironique « Musungu !, Musungu ! ». Nous aurons quelques jours plus tard une explication étymologique inédite de ce mot. Autant la livrer tout de suite, puisque nous ne reviendrons plus sur ce rituel. Le « Musungu » désigne celui qui a repris une succession ou qui a obtenu un héritage. Au début du siècle, il a ainsi désigné spécifiquement le Belge qui a repris le 1^{er} héritage de la colonisation allemande; c'est « celui qui hérite des allemands ». Plus tard, il désignera plus génériquement les Blancs et les Européens, sans s'attacher à leur couleur de peau, mais à la richesse qu'ils sont censés détenir; de là le mot peut aussi désigner plus généralement un homme riche, blanc ou noir.

Nous sortons de Kigali: ici encore nous devons descendre de voiture et franchir un contrôle à pied. Cela nous paraît normal; hier encore, chez Tharcisse, on a fait allusion aux troubles qui subsistaient dans le nord tout autour de Ruhengeri et de la région des volcans; des actions militaires d'une certaine envergure s'y passent ; les risques d'infiltration sont constants. Ici encore, le contrôle militaire est sans arrogance mais sérieux et calme.

La route est encore asphaltée mais bien défoncée. Nous longeons le fleuve entouré d'alluvions et de terres marécageuses, mais parcellisées et drainées, puis nous découvrons toute la vallée cultivée en gravissant la colline qui amène à Runda avant de bifurquer vers la commune, puis vers le Centre de Martine, par des chemins ou des pistes de terre rouge, ravinées et rocailleuses. Tout au long du chemin, beaucoup de monde circule, encombré de paquets, de bidons, ..., beaucoup de monde dans les champs, beaucoup d'activités. Je repense à une phrase de la diatribe de Tharcisse : qu'a donc laissé la colonisation? Toi, disait-il à Jean Chrysostome, tu as un W-C à chasse, mais combien en ont un à Kigali? et qui fonctionne? De fait, tout au long du chemin, je ne vois comme outil que la houe antique, et encore s'est elle « détraditionnalisée » par la quasi obligation d'acheter des houes de fer plus petites, fabriquées par une usine à monopole colonial. Tout le travail se fait à la main, à la force du bras. Les briquetiers le long du fleuve rassemblent aussi leur argile à la main, façonnent ainsi leurs briques, puis les empilent en pyramides à l'intérieur desquelles on allume un feu lent qui les cuit de la manière la plus antique. Et les briques cuites sont rares; dans les collines, la quasi totalité des maisons (1 ou 2 pièces) sont construites en grosses briques grossières de terre séchée, assemblées autour de longues perches de bois. La différence avec la case traditionnelle est que la maison est rectangulaire et recouverte de tôle ondulée (dont la fabrication est elle aussi monopolisée) bien moins isolante que la couverture traditionnelle. Le long du chemin, 4 ou 5 Rwandais s'attaquent à débiter un gros arbre abattu, pas de scie, pas de cognée mais une petite hache comme celle que mon grand père appelait « apiette » et avec laquelle il peinait à fendre ses bûches. Qu'a laissé la colonisation à ce peuple qui peine et qui travaille comme au début du siècle ? Que dire

lorsque nous découvrirent que l'électricité ne pénètre pas sur la colline et que les activités du Centre de formation professionnelle - menuiserie, coupe-couture, élevage et petites cultures - doivent se faire à la main?

Mais d'abord, nous devons aller à la Commune de Runda, visite obligée au bourgmestre. Il n'est pas au rendez-vous. Ça nous laisse le temps de visiter ce que le groupe précédent avait appréhendé plus longuement. La petite école en contre bas de la maison communale, les installations de la coopérative, le modeste enclos à poulets - en transformation; à quelque cinquante mètres plus bas une expérience de « village regroupé ». Et sur les marches de la maison communale toujours des gens qui attendent, graves et préoccupés. A quelques centaines de mètres, la fameuse prison où nous entrevoyons les uniformes roses.

Nous nous enfonçons sur la colline vers le centre de formation professionnelle URUMURI de KIGESE. Nous sommes accueillis par Jeanne MUKAGATARE, responsable du centre. Elle nous montre les deux bâtiments de briques très proprement restaurés - bien sûr tout avait été détruit et saccagé en 94 -, organisés en quatre classes pour une bonne trentaine d'apprentis suivant les trois orientations enseignées: couture, menuiserie, agriculture et petit élevage. Pour ce dernier aspect de la formation, on nous montre chemin faisant, de tout nouveaux clapiers astucieusement construits et plus loin, les terrains de culture soigneusement dessinés. Trois formateurs - au statut précaire (la manière de leur obtenir un salaire se heurte à de multiples obstacles administratifs) - se partagent l'ensemble des tâches: Jeanne, elle-même enseigne la couture; Jean Damascène TURIKUMERA enseigne la menuiserie et Léon MUBERA, l'agriculture et l'élevage.

Tout dans le centre respire la propreté, la beauté, le sérieux, la volonté d'aller au delà du désintérêt des autorités (les photos de l'inauguration dans le hall attestent des deux ou trois heures de retard du bourgmestre de la commune au moment de la cérémonie), de dépasser les mille contraintes liées au manque de moyens. Dans ce lieu privé d'électricité, tous les métiers s'apprennent forcément de manière sommaire amputé à la base par le manque criant d'argent: l'atelier de menuiserie aligne des scies, des égoïnes, des varloppes, des rabots, ... un ensemble d'outils strictement manuels; idem pour les machines à coudre mécaniques en nombre limité (une pour trois ou quatre élèves). Tout le groupe nous attend dans une classe qui sert aux cours généraux, où chacun a sa place derrière des bancs rudimentaires mais fonctionnels issus de l'atelier de menuiserie. Les porte-paroles de chaque groupe nous expliquent gravement les éléments de leur formation, les problèmes qu'ils rencontrent ; ils savent qui nous sommes et nous disent leur souhait d'organiser, parallèlement à leur formation professionnelle, un atelier théâtre qui leur permette de manifester concrètement les éléments de leur perception de la société dans laquelle ils vivent. Nous leur disons nos impressions sur ce que nous avons vu et nous proposons de les revoir la semaine suivante et de fait le lundi suivant, ils nous feront une surprise et un cadeau tout à fait merveilleux: ils se sont, durant toute la semaine, répartis en quatre groupes, qui chacun présente un petit spectacle improvisé d'un quart d'heure, vingt minutes sur les séquelles du génocide, la difficile co-habitation dans les quartiers avec les génocidaires, les problèmes concrets et immédiats de la justice, la difficile relation à la hiérarchie des autorités locales, ... Je propose que Théâtre & Publics intervienne immédiatement dans l'engagement de l'animateur théâtre dont ils ont besoin. Martine préfère s'en référer à l'organisation centrale de son asbl... Je prévois quelques difficultés.

17 heures

Nouvelle rencontre avec Tharcisse KALISSA.

Il revient d'une tournée dans le pays avec un groupe d'écrivains africains, auxquels notamment, il fait visiter les sites du génocide. On sait combien le gouvernement actuel est attentif à ce que la mémoire y soit préservée, notamment par l'édification d'ossuaires.

Tharcisse est encore bouleversé par l'incident qu'ils ont vécu sur le site de Nyarubuye, où des prisonniers en uniforme les ont pris violemment à partie: "vous êtes comme des chiens, nous avons pris les corps, maintenant vous venez flairer les os".

L'atelier s'organise ; chaque jour nous rencontrerons un groupe différent : hommes, femmes, hommes et femmes mélangés. Toute la première semaine sera d'avantage consacrée aux danses et à ce qu'elles expriment.

Progressivement, au delà des impressions esthétiques fortes, nous essayerons d'en décoder le sens inscrit fondamentalement dans la société rwandaise dominée par la vache qui y constitue une valeur socio-politico-culturelle.

Dans le langage, tout ce qui est noble, utile et beau est comparé à la vache. Dans la danse, toutes les phases et les termes qui y sont relatifs se rapportent à la vache: nom d'un troupeau - Ntagishyika -, nom rappelant telle couleur de la vache: Ibihogo, Indangamagaju (brun, brun marron etc...). Bien sûr, nombre d'appellations de danses imihamirizo rappellent la guerre et les hauts faits guerriers : Incogozabahizi, Indatirwabahizi, Incamihigo, Ishyaka ... (Affaiblisseurs des ennemis, l'Emulation, ...).

D'une manière générale, on peut dire, tout en sachant qu'on est loin d'en traduire la richesse et la complexité, que chaque danse comprend trois phases dont les appellations rappellent évidemment la vache :

Gutanga Inka : "introduire la vache". C'est la phase qui annonce la danse, vocalement d'abord; un des danseurs cite d'une voix forte le nom de la danse qui va suivre, puis il indique les pas qui vont suivre; les pas sont repris par un duo ou par un trio. Ce groupe donne ainsi le rythme, en exécutant quelques pas initiaux de la danse annoncée.

Kwakira Inka : "Recevoir la vache". Il s'agit de recevoir et de reprendre les pas de la danse annoncée ; toute la troupe des danseurs présents sur la scène reprend le motif exécuté par le soliste, le duo ou le trio et enchaîne avec toute la danse jusqu'à sa conclusion.

Kugwa Mu Nka : "Tomber au milieu des vaches". Cette dernière partie est généralement constituée par des pas percutants qui constituent le summum de la danse. Cette fin tombe souvent avec force et de façon inattendue au moment où les tambours et les chants se déchaînent.

Nous avons pu voir, au cours des semaines, la plupart des danses guerrières imihamirizo dont globalement le répertoire est limité à cinq, en ce y compris la danse d'entrée sur scène qui se fait sur le rythme de l'Ikondera. Nous avons même eu droit, chose très rare, à la danse d'entrée qui se fait sur le rythme Umusambi (la grue couronnée) joué sur les trompes Amakondera. Ces danses sont:

Umulhano ou danse d'introduction du verbe Gutaha : rentrer, rentrer sur scène; *Ruhame* : "Force et virtuosité" ; *Ntagishyuka* : "Nous n'avons peur de rien" ; *Murebunyurwe* "Regarde-le et apprécie" ; *Gusohoka* : exhibition en solo.

Cette dernière danse nous a notamment permis de voir la performance d'un danseur Twa, exécutant des bons prodigieux (au vu de sa petite taille) au-dessus des tambours.

D'autres séances de travail ont été consacrées à l'interprétation de textes, en français et en kinyarwanda. D'autres encore nous ont permis d'entendre des chants - chants traditionnels ou créations contemporaines notamment sur le génocide ou sur le spectacle des conséquences du génocide - en solo ou en groupe; certains d'une très haute qualité et d'une grande force d'émotion. D'autres enfin, ont été consacrées à la répétition des textes d'intervention filmés, de ceux que nous appelons dans le spectacle "les fantômes électroniques".

Ainsi au fil des jours, avons nous pu nous faire une représentation concrète des qualités de la troupe et constituer in fine avec Tharcisse une première proposition sur la constitution d'un groupe de 7 ou

8 personnes représentatives de l'ensemble de la société (Hutus, Tutsis et Twas) et polyvalentes dans leurs possibilités de jeu (chanteurs, danseurs, interprètes).

21 heures

Rencontre avec Privat RUTAZIBWA

Rencontre passionnante avec ce jeune abbé membre fondateur du FPR, qu'il a rejoint en 1992 dans le maquis avec l'autorisation de son évêque de Goma. Nous reparlons avec lui d'une lettre ouverte toute récente où il aigüise encore ses positions sur le rôle de l'église dans le génocide, et où il retrace avec beaucoup d'acuité le rôle qu'elle a joué dans la constitution et le développement de l'idéologie qui a conduit au génocide - depuis les positions ethnicistes de Monseigneur Classe et de Monseigneur Perraudin jusqu'aux derniers débordements de la revue *Dialogue*, en passant par la traduction de *Mein Kampf* en kinyarwanda et la participation au manifeste du Parmehutu des pères Ernotte et Dejemeppe.

Le document figure dans la documentation du Groupov. Nous ne le reproduisons donc pas ici. Nous dirons simplement la forte impression que nous laissent sa finesse d'analyse et l'acuité intellectuelle dont il fait preuve, associées au sérieux et à la profondeur de sa recherche. Ses prises de position à la tête de l'agence rwandaise d'information font preuve d'un courage étonnant, de même que ses prises de position dans la fameuse conférence "Des prêtres s'interrogent, des prêtres s'accusent" à laquelle le père Jean Chrysostome faisait allusion lors de notre première rencontre avec Tharcisse.

On comprendra quelques jours plus tard, à Butare, les sourires entendus et les hochements de tête du frère Jean Damascène, de même que cette allusion lapidaire du professeur Karangwa : "Ce jeune curé risque sa vie".

Mardi 21

Dès le matin, nous sortons de Kigali pour retrouver les pistes de terre rouge en direction de N'tarama et de Nyamata, deux hauts lieux du génocide. Nous sommes angoissés de ce que nous allons trouver: nous avons lu les récits du groupe précédent. La route est longue bien que moins de cinquante kilomètres nous séparent de ces deux villes, mais ici encore, les routes sont défoncées, nous devons souvent prendre des routes de traverse pour éviter des ornières extraordinairement profondes creusées par l'orage de la veille. Ici encore la longue litanie des gens porteurs de bidons, de fagots, d'objets rudimentaires. Ici encore, des petits champs remués à la houe antique, les maisons minuscules en terre séchée et la phrase lancinante de Tharcisse : "Que nous a laissé le colonisateur ?" En dehors de Kigali et des grands axes, point de salut, point d'électricité, point de distribution d'eau, la misère à tous les détours du sentier.

Nous dépassons N'tamara pour aller directement à Nyamata car nous espérons pouvoir pousser jusqu'à Gitagata qui abrite un centre d'enfants génocidaires. Nous nous arrêtons néanmoins à l'église de Nyamata.

L'esplanade qui la précède est jolie avec son bel arbre solitaire. Un vieux gardien nous introduit et très vite c'est le choc par degrés. D'abord l'église vide, éclairée par des rais lumineux qui proviennent du toit de tôles criblées d'éclats de grenades; les autels défoncés, les murs encore marqués de larges taches de sang et cette statue d'une vierge de Lourdes couverte de boue rouge et de sang séché. Le gardien nous indique la crypte et avant même de descendre l'escalier, l'odeur de la mort prend à la gorge. Sur des étagères, les crânes et les os sont soigneusement rangés par centaines et au pied du deuxième escalier, le corps momifié d'une femme - la sœur nous dit-on de l'entrepreneur qui a construit la crypte - à genoux, les mains décharnées toujours liées derrière le dos, un peu penchée comme appuyée sur le bambou qu'on lui a introduit dans le corps pour la faire expirer lentement...

Une agonie qui n'en finit pas. Au dehors, une douzaine de caveaux ont été alignés et c'est le même spectacle, la même odeur prenante; de longues étagères couvertes d'ossements.

Le gardien essaye de nous raconter. Le rassemblement des gens dans l'église comme un lieu illusoire de protection, le départ précipité des prêtres et des religieux, dont les maisons entourent l'esplanade, peu de temps avant l'arrivée des interahamwe en armes à l'attaque furieuse; il estime que quelque soixante mille personnes ont perdu la vie dans les environs immédiats de cette église... Mais que peuvent momentanément les mots quand le lieu parle de lui-même. Impossible de nous attarder, nous reviendrons la semaine suivante et nous tenterons de parler plus paisiblement avec le vieux gardien. Nous apprendrons entre temps que Tharcisse a quelque septante membres de sa famille dans les ossuaires de Nyamata.

Nous poursuivons jusqu'à Gitagata. Dans le village, nous croisons le directeur du centre des enfants génocidaires qui nous réitère l'autorisation de visite. Mais en son absence, on ne nous accueille pas volontiers.

L'animateur nous emmène dans son bureau. Il est de bonne composition, de bonne volonté, animé d'un réel désir de bien faire en vue de la réinsertion des jeunes regroupés dans ce centre. Il nous explique le programme d'éducation et de formation professionnelle, l'éthique et la discipline. Il nous montre de maigres dossiers où le chef d'accusation tient en quelques mots, quelques notes sur la progression de chacun dans le programme, le va et vient d'enfants parfois accueillis dans des familles puis rejetés, faute de pouvoir se réinsérer dans la vie civile. Ici encore, on est atterrés par le manque de moyens de formation, de personnel.

Nous visitons brièvement le site. L'éducateur est fier de ces bâtiments construits en dur, de la belle ouvrage, un programme de l'UNICEF. On ne peut s'empêcher de penser aux orphelins du génocide encore dans les rues de Kigali ou aux difficultés des familles génocidées d'accueillir les enfants survivants dans les conditions de détresse où elles se trouvent.

Notre visite est interrompue assez sèchement par le directeur adjoint du centre qui nous reproche une autorisation soi-disant périmée et n'a de cesse de nous voir quitter les lieux.

Nous reprenons la route vers Kigali pour repasser par N'tarama dont l'église a elle aussi été le théâtre du massacre de milliers de personnes. Ici l'édification du mausolée a consisté à laisser le lieu dans l'état du massacre. Après une approche lente à travers un petit bois, on découvre le mur de la petite église troué de toutes parts et d'emblée, on est saisi par le choc de corps momifiés, entassés pèle mêle les uns sur les autres dans la position même où ils ont été massacrés. L'horreur s'accroît lorsque les détails surgissent de ce magma sans nom, un bol encore serré dans une main, des lambeaux de vêtements encore tâchés de sang, la main d'un enfant encore accrochée aux jambes de sa mère, ... ou même une affiche ensanglantée à l'effigie de La Vigerie encore collée sur le mur. On fait le tour de l'église. Le guide nous explique comment les génocidaires ont démonté une partie des murs pour y lancer des paquets de grenades créant ainsi cet empilement de corps demeurés presque intacts. A quelques pas de là, des ossuaires de tôles ondulées ont été construits pour recueillir et exposer les ossements des multiples charniers avoisinants. A quelques kilomètres à peine de Nyamata, plusieurs dizaines de milliers de personnes ont été également massacrées.

Le retour à Kigali passe encore par l'école technique E.T.O., ce site abandonné par les paras au moment de l'arrivée des interahamwe. Un militaire nous ouvre le cimetière en construction qui nous apparaît comme abriter une vingtaine de vastes caveaux. Il soulève des tôles ondulées maintenues par des troncs de pins et c'est de nouveau devant un alignement effroyable de crânes et d'os que nous pouvons revoir en pensée ce reportage d'Antenne 2 sur le décrochage des paras, réembarquant dans leur véhicule devant ces centaines de personnes à genoux, suppliant, à quelques encablures des bosquets où les interahamwe en armes attendaient leur moment.

Le soir - 21 juillet oblige, nous sommes à l'ambassade de Belgique, où dans les jardins en terrasses surplombants Kigali, nous tentons de sensibiliser au projet. Nous reverrons l'ambassadeur le 30 en fin de matinée.

Mercredi 22

Le matin, avec Dirk, nous remontons la route Kadhafi en direction des tribunaux. Nous espérons assister à une audience. Au tribunal de première instance, tous les procès sont remis. Nous décidons d'aller voir à la cour d'appel à quelque cinq cents mètres de là. Chemin faisant, Dirk m'explique que la remise des procès est fréquente. Devant toutes les difficultés de la justice, et ici aussi le manque des moyens, nombre de juges insuffisant, nombre d'avocats insuffisant, certains magistrats formés de manière intensive en six mois, etc... les prétoires sont facilement le lieu d'arguties sans fins qui aboutissent pour le moins à faire traîner les affaires en longueur. La position d'*Avocats sans frontières* est extrêmement délicate. La pression internationale en matière de justice amène à Kigali un ensemble d'avocats européens, dont les bureaux, les moyens, les traitements sont largement supérieurs à tout ce que peuvent envisager les avocats du barreau de Kigali, la disparité est criante. Les européens apparaissent comme les défenseurs exclusifs des génocidaires même s'ils tentent actuellement de s'impliquer comme avocats des parties civiles.

A la cour d'appel, même scénario. La salle d'audience est déserte. Nous sommes cependant aimablement reçus par la greffière qui nous explique toutes les difficultés de l'exercice de la justice. Mais ici encore, pas besoin de mots. Nous voyons bien qu'elle ne dispose que d'un greffe extrêmement réduit, les machines à écrire sont mécaniques et vétustes, tous les employés sont loin d'en avoir à leur disposition, les dossiers s'entassent, comme au début du siècle, dans de vieilles fardes dont nombre sont de récupération, quelques armoires seulement disposent d'un classement suspendu.

Nous repartons; exceptionnellement l'après-midi et le début de la soirée sont tout entier dévolus aux rencontres avec Tharcisse Kalissa (sur le contenu de ces rencontres quotidiennes, nous renvoyons à la note de synthèse supra).

Le soir, rencontre avec Tito RUTAREMARA.

Actuellement député au Parlement, cet homme apparaît comme une force de la nature qui s'identifie à l'histoire du FPR auquel il a adhéré en 1979 dans ses prémices, le RANU (Rwandese Alliance For National Unity). Nous l'orientons à nouveau sur cette histoire, que son état de fatigue manifeste n'empêche pas de raconter avec force et convictions. Il nous fascine pendant deux heures. C'est subtil, convainquant, concret aussi, ironique, évident, comme le récit d'un homme qui a combattu les armes à la main, mais qui a dû aussi prendre des responsabilités dans l'organisation de la guerre, comme dans la reconstruction du pays.

A l'issue de l'entretien, Marie-France nous reproche nos peu de questions et le fait qu'elle n'a rien appris de nouveau depuis les derniers entretiens, à part peut-être ce récit haut en couleurs, où Tito lui-même raconte comment, sur le célèbre yacht de Mobutu, il a obtenu, au moment où le FPR allait lancer la guerre de 1990, dans le nord du Rwanda, une sorte de neutralité du dictateur zaïrois, il est vrai plutôt dirigée vers l'affaiblissement d'Habyarimana qu'inspirée par une quelconque sympathie à l'égard du FPR. Mais Marie-France a raison, nous sommes restés sous le charme et nos notes ne révèlent rien de nouveau par rapport aux précédents récits d'entretien avec Tito.

Jeudi 23

Entretien avec Denis POLISI, secrétaire général du FPR, ancien ambassadeur du Rwanda en Belgique, actuellement commissaire à la jeunesse du FPR.

Il a lu avec beaucoup d'attention la volumineuse note d'intentions du Groupov d'octobre 97, ainsi que les notes de voyage du premier groupe et il commence par attirer notre attention sur les lacunes qu'il perçoit dans notre connaissance, d'une période historique cruciale, de son point de vue. Celle de 57 à 62, sur laquelle il voudrait nous apporter un nouvel éclairage. Pour lui, cette période est marquée par une nette prise de distance avec le colonisateur belge.

Il y eu plusieurs tentatives réelles de régner de la part du roi. Elles se manifestent notamment par des tentatives de suppression de la justice sociale, et ce contre l'avis de la tutelle et de l'Eglise. Dès 1954, il y avait eu tentative de suppression de la " féodalité". En 1956, le roi exige la suppression de l'Ibikingi (corvées et travaux à réaliser dans les grands pâturages appartenant aux chefs, où déjà l'obligation des Chikous - obligation de cultures larges par des familles entières - avait été supprimée en 42). En 56 également, le roi veut supprimer l'Ubuhake (les contrats de clientèle). Autre initiative : on sait que, de part la volonté des belges, tous les chefs étaient devenus Tutsis; le roi demande leur démission et les élections. Refus de la tutelle. Le roi essaye en vain de s'appuyer sur le "Conseil supérieur du pays" (créé en 52, sans l'accord de la tutelle) et réunissant les chefs et les abbés nationaux. Ses décisions ne sont pas appliquées. Il tente d'élargir ses influences par des réunions d'intellectuels qui tentent d'enrayer le processus de conflit Tutsis-Hutus, mais l'opposition entre le roi - et son entourage - et les pères blancs devient de plus en plus grande. L'épisode où au cours d'une réunion, le roi est amené à frapper deux pères blancs frappe les imaginations et constitue une occasion d'exacerbation d'un conflit plus profond et soigneusement entretenu. On sait l'action de Monseigneur Perraudin à cet égard. Le processus est réellement enclenché à cette époque. C'est à ce moment que Kaybanda lance sa phrase célèbre: "Par mes Hutus, je vous aurai !" qui constitue l'étymologie du mouvement PARMEHUTU. Il y a peu d'écrits sur cette période. On se réfèrera aux travaux de l'historien Mbonimana (université de Butare).

Denis Polisi en vient alors à des travaux actuels qui s'effectuent sur un des problèmes cruciaux du moment, la nécessaire reconstruction de l'unité du pays.

1. Il s'agit d'abord d'un forum organisé chaque samedi à la Présidence.

Des délégués des partis tentent d'y établir un programme commun avec l'aide de personnes ressources et de quelques anciens de la UNAR (Union Nationale Rwandaise, pro-monarchiste), du PARMEHUTU (dans sa branche dite "démocratique"), de l'APROSOMA (Association pour le Progrès Social de la Masse). Cinq groupes de travail ont été constitués : Unité - Histoire - Démocratie - Justice - Economie.

- *L'Unité*: on l'accepte ou on ne l'accepte pas. Au delà de signes visibles comme la suppression de l'ancien drapeau, de l'hymne national, de tous les symboles ethnistes, la commission essaye d'établir un code de conduite et d'éthique à l'égard des leaders et des partis politiques. Par exemple, le MDR (dans sa branche Twagiramungu, qui se caractérise par sa position négationniste à l'égard du rôle de l'église pendant le génocide, l'atténuation du rôle de la colonisation et de l'ONU, la continuation d'une propagande ethniste) est tenu à des excuses à la nation et doit s'astreindre à une rédaction revue d'un programme d'unité.
- *L'Histoire*: Cette commission s'astreint à rétablir les *faits* d'histoire par opposition à l'histoire de propagande. Par exemple, la commission travaille sur de nombreux points de détails concrets à partir de l'exhumation du décret de la tutelle belge du 17 mars 1932, qui limoge tous les chefs Hutus (à noter que ce décret ne faisait que légaliser une pratique courante depuis 1927).
- *La Démocratie*: La commission tente d'aboutir à un accord sur une conception *rwandaise* de la démocratie, en partant du principe que celle-ci n'est pas une abstraction, mais est faite pour

résoudre les problèmes des rwandais. Le processus doit démarrer dès décembre 98 ("on apprend en faisant"), sans attendre les préalables, pourtant nécessaires, sur les droits de l'homme, la justice sociale, la satisfaction des besoins primaires (logement, nourriture, vêtements). La démocratie se conçoit comme un moyen d'enrayer un habitus culturel qui est, notamment, une des causes du génocide: le respect de l'autorité et de ses directives verticales sur une population analphabétisée. Ce qui apparaît nécessaire, c'est le leadership décentralisé au niveau des *cellules*, puis des *secteurs*. Au niveau de base "dix maisons", il y aurait trois responsables : sécurité, hygiène, formation et information. Au niveau des cellules - l'élection se faisant en fonction du programme des candidats - il y aurait un responsable élu et rémunéré, entouré d'un comité exécutif élu dont chaque membre aurait la responsabilité d'une tâche (santé, sécurité, éducation) et où les décisions seraient collégiales (consensus). Y serait adjoint, un comité consultatif respectant la proportion de femmes et de jeunes. Simultanément, le nécessaire encadrement éducatif est pris en charge par l'état. Le processus doit remonter lentement. Actuellement, les partis sont cantonnés au niveau du gouvernement, du parlement, de l'appareil judiciaire. Les députés sont présentés par leur parti dans un forum.

- . *La Justice*: La commission y réfléchit en terme de lutte contre l'impunité et la stabilisation de la société. Il apparaît que des décisions politiques sont nécessaires pour favoriser la réinsertion de détenus avec allègement de peine (sauf en ce qui concerne les condamnations pour les faits au premier degré dans le génocide) : par exemple, une condamnation à dix ans devrait être commuée en quatre ans de travaux obligatoires dans la cité. A la base de cette action, la réintroduction d'un "tribunal populaire".
- . *L'Economie*: La commission étudie le programme d'un choix de développement jusqu'en 2020.
 - Le problème de la *terre* est pensé en terme de collectivité, de conservation, de nécessaires spécialisations agricoles, des transformations (usines), des marchés.
 - Le problème de *l'économie de services* (première génération - banques, téléphones, fax, hôtels, etc... - deuxième génération - informatique information etc...) n'est pas limitée au Rwanda mais est pensée en terme de Région des Grands Lacs (par exemple, le Kivu apparaît plus éloigné de Kinshasa et proche du Rwanda).
 - Le problème de la *formation*, dans son aspect économique, fait apparaître la nécessité de se rendre compétitif et donc de former des ouvriers qualifiés différents de ceux qu'on rencontre dans les métiers traditionnels. Le Rwanda est un chantier d'idées: il s'agit de renforcer le système scolaire de l'état.
 - Le problème de la *santé* se pense en création de mutuelles.
 - Enfin, un programme de *privatisations* permettrait de dégager l'économie du seul secteur de l'agriculture: il y a prospection pour l'exploitation de minerais de fer, de gaz méthane etc..., secteurs complètement négligés du temps du Congo belge qui produisait tout avec abondance.

Sur la nécessaire formation, le gouvernement a créé un Comité national formant lui-même des Comités préfectoraux, etc ..., qui mettent au point un premier plan de formation de 5.000 formateurs.

Les privatisations s'accompagnent d'une mise en place d'un contrôle anti-corruption. Par exemple, au ministère des finances, il y a séparation nette entre les secteurs des recettes, des dépenses et de l'inspection. On tente d'arriver à des critères objectifs et contrôlés par la création d'une institution séparée pour l'organisation des marchés publics, d'une autre institution séparée, la *Rwanda Invest*

Aurority, organe centralisé visant à éviter les lenteurs bureaucratiques, et d'une inspection générale du gouvernement, elle aussi séparée.

2. Les relations extérieures

Elles se pensent en terme régional dans tous les secteurs : économie, sécurité, politique étrangère, frontières, populations. Des concertations politiques régulières - facilitées par beaucoup de points communs linguistiques - ont lieu avec le Kenya, l'Erythrée, le Congo, l'Ouganda, le Burundi, la Namibie, la Zambie, l'Angola, l'Afrique du sud. Elles ont pour but d'aller vers une communauté d'états liés par des points de vue communs.

Les relations avec la CEE sont assez tièdes : l'aide de 250 millions de dollars (à laquelle ne participent ni la Belgique ni la France) est très en-deçà de celle accordée à l'ancien régime; de bonnes relations s'engagent avec les USA; de bonnes relations s'engagent avec l'Inde. En terme de développement technologique et scientifique, traditionnellement absents dans la formation depuis la colonisation (qui organisait des études de type plutôt "littéraire"), le Rwanda va envoyer plus ou moins deux à trois cents étudiants en Inde.

3. Le bilan depuis 1994

Le bilan depuis 1994 s'avère plutôt positif.

- Il faut se rappeler que dès avril 94, il n'y avait plus de monnaie au Rwanda: le gouvernement intérimaire d'avril 94 (MRNB majoritaire - Sindikubwabo) est parti avec la caisse, d'abord à Cyangugu dans la "zone humanitaire française", puis à Bukavu. On bat monnaie en novembre 94.
- Même problème pour les transports. Tous les véhicules avaient été emportés. On a reconstitué les transports à partir des mini-bus de l'Ouganda.
- Les écoles, presque toutes détruites, ont été reconstruites et même si les maîtres sont peu formés, ça vaut mieux que pas d'écoles du tout.
- Kigali a été entièrement déminée.
- L'eau, l'électricité, le téléphone ont été rétablis.
- Les soins de santé sont rétablis.
- L'université est passée de 1.500 à 5.000 étudiants. Il y a cent mille étudiants dans le secondaire et un million trois cent mille élèves dans le primaire.
- La sécurité a été rétablie dans le pays, même dans le nord, où en 1997, il y avait encore des attaques regroupant parfois 5.000 miliciens bénéficiant d'un encadrement militaire; maintenant, ces attaques se limitent à quelques actes de terrorisme, plus difficiles à éradiquer.

4. A notre demande, Denis Polisi nous retrace sa propre trajectoire dans le FPR.

1979 : Engagement dans la RANU (Rwandese Alliance For National Unity) - à l'époque, le problème était l'injustice sociale, la démocratie, le respect des droits de l'homme ; c'était un mouvement de réfugiés comme tels, beaucoup acceptant d'analyser également les problèmes du pays, réunis autour d'un programme minimum pour corriger l'injustice sociale.

1979-1985 : Période de réflexions, de voyages, de contacts; en 81, création d'un mouvement de jeunesse JPR (Jeunesse Patriotique Rwandaise) ; 85, premier congrès élargi (on envisageait la lutte armée depuis 1979).

1987 : Deuxième congrès : Changement de nom - FPR ; création de plusieurs commissariats : mobilisation, santé, éducation, etc... ; plusieurs tentatives d'ouverture avec le gouvernement rwandais.

1989 : Réunion à New York : Invitation à plusieurs gouvernements à venir discuter avec le gouvernement rwandais. Le FPR se retrouve seul ; mais des nombreuses délégations sort une structure internationale.

Même option à Dakar au sommet de l'OUA - refus d'une délégation du FPR mais travail de sensibilisation.

1989-1990 : Plusieurs tentatives de négociations via le président de l'Ouganda, Museveni ; échecs ; la lutte armée apparaît comme la seule solution.

1990 : Début de la guerre. La date a été tenue confidentielle. Polisi ne sait pas pourquoi elle a été choisie; Museveni ne savait pas; aucun état n'a soutenu; l'unique soutien vient des rwandais eux-mêmes. Le rôle de Polisi durant cette période : assurer les contributions à l'effort de guerre (à l'intérieur, vente de meubles, de véhicules, don d'un quart voire plus du salaire, etc...).

1993 : Il prend en charge le commissariat à la mobilisation - cadre politique - presse - mobilisation en Belgique - planification du front (éducation). Dès janvier 93, dans le nord, il est élu vice-président du FPR et le reste jusqu'aux dernières élections de février 98. Pendant ce temps, il est ambassadeur en Belgique. Il est actuellement commissaire à la Jeunesse. Pendant tout ce temps, il adhère au FPR pour ses idées.

Après-midi et soir, séance de travail avec Tharcisse Kalissa (cfr supra).

Vendredi 24

Visites à Butare

La matinée est consacrée au voyage. Nous sommes un peu pressés. Nous avons hâte d'arriver au rendez-vous avec le frère Jean Damascène. Les collines défilent, superbes. Nous laissons sur le côté le grand marché bruyant de Gitarama et plus loin la longue litanie des bâtiments en briques ocres du célèbre vicariat général. Au passage, sur le site j'aperçois un petit bâtiment dont l'enseigne annonce une librairie. Je me promets de m'y arrêter au retour. Ce sera en vain, il n'y a plus de livres au Rwanda. La reconstruction du pays n'a pas encore atteint l'édition, même à Kigali, les quelques livres qu'on peut trouver datent de l'ancien régime et sont franchement marqués de son sceau. Martine dégotera quand même au marché aux puces, un manuel scolaire qui raconte l'histoire du Rwanda. Nous en garderons une copie comme document particulièrement intéressant sur la manière de raconter l'histoire à la Parmehutu, témoignage intéressant du comment on peut reculer les limites du délire historique pour justifier une idéologie ethniste.

La petite ville de Butare est agréable et nous retrouvons avec plaisir le petit motel au patio fleuri dont le premier groupe parlait avec émerveillement.

Le rendez-vous avec Jean Damascène est retardé et nous avons donc tout le temps de visiter le musée national, un don, dit-on, du roi Baudouin. C'est un très beau musée, luxueux pourrait-on dire par rapport à tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Les collections sur la vie quotidienne de l'ancien Rwanda y sont rangées de manière impeccable et présentent sans conteste un intérêt ethnologique. Elles éclairent de manière vivante ce que nous avons pu lire dans les ouvrages spécialisés.

C'est aussi les scènes de la vie quotidienne qui y sont décrites avec force objets et documents, comme par exemple dans cette section consacrée au mariage traditionnel dans toutes ses phases complexes minutieusement décrites : identifier une jeune fille à marier, avec l'aide de la famille;

consulter le devin (divination par voyance, par poussins, par languettes, par jetons, par taurillons ou agneaux, par beurre, par bouts de bois, etc...). Longue cérémonie de la demande en mariage, présentation des cadeaux et du gage matrimonial, préparation de la cérémonie du mariage, culte des ancêtres, culte à Lyamgombe, veillées, conseils à la future mariée, etc...La cérémonie du mariage, ses différentes étapes et ses trois rites, "guteru umwishywa", "gucira imbazi", guca hagati". Période de claustration de la mariée et rites d'inauguration du foyer.

De superbes collections de photos anciennes dont certaines parfois dépassent l'objet de l'exposition. Ainsi dans la section consacrée aux costumes traditionnels, cette photo de deux vieillards cheminant le long d'une route, dont la nature des deux costumes est très visible, mais aussi cette baguette fendue qu'ils tiennent à la main, seul endroit où ils peuvent faire tenir - de façon tragiquement ridicule - la toute nouvelle carte d'identité qu'ils viennent de recevoir et qui indique l'ethnie qu'on leur a attribuée.

L'enfilade des salles conduit à une hutte traditionnelle de chef superbement reconstituée à partir des modèles existant encore dans les années cinquante. Aujourd'hui seule subsiste encore l'ancienne case royale que nous visiterons rapidement la semaine suivante. Nous constaterons aussi un léger flottement au niveau de l'histoire contemporaine.

Le soir nous retrouvons Jean Damascène. Nous connaissons un peu son histoire, mais quelle émotion de voir à notre table cet homme doux, rondouillard, de taille très moyenne (comment y retrouver les caractéristiques "ethniques" des Tutsis), au crâne défoncé par ses deux "morts" successives. Il nous rappelle comment le préfet de Butare avait pu résister, une quinzaine de jours en avril 94, à déclencher le massacre génocidaire. Comment il fut une des premières victimes après le passage des notables du MNRD et comment l'horreur s'est déclenchée ensuite. Il évoque ce spectacle inouï de bandes de professeurs et d'étudiants, déboulant des bosquets du campus, armés de machettes et précédés de chiens à la recherche de leurs collègues et de leurs condisciples. De ceux avec qui la veille ils partageaient encore les bancs de l'amphi, pour les massacrer sans merci. Il nous reparle aussi, car ce psychologue sait que c'est difficile à comprendre pour nous, de l'organisation ancienne de la société et comment l'ethnicisme l'a détruite. Il évoque les massacres successifs d'après l'indépendance et notamment la vie dans son collège en 74 où ses propres collègues et étudiants l'ont laissé pour mort, le crâne fendu une première fois par les machettes. Il évoque avec une douce ironie les conférences de l'église, celles où Privat s'est illustré de manière virulente. Au moment de nous quitter, nous constaterons que lui-même se fait dûment accompagner pour franchir la distance qui sépare notre hôtel de son logement au campus.

Samedi 25

Le matin, avec Jean Damascène pour guide, nous parcourons le campus et les beaux restes de ce collège Astrid, autrefois réservé aux enfants blancs et à quelques fils de chefs. Le contraste est fort entre le campus superbe, soigneusement entretenu, avec ses essences rares et ses massifs bien taillés, et le dénuement profond dans lequel vivent les différents secteurs de l'université dont tous les bâtiments avaient été systématiquement saccagés. La visite de la bibliothèque en particulier est navrante dans ce qu'elle révèle, avec quels soins barbares les destructions sélectives ont été opérées et l'impossibilité dans laquelle, faute de moyens, l'université se trouve pour reconstituer même l'essentiel de ce qui lui est nécessaire.

L'après-midi, toujours avec notre guide amène, nous ferons, sur les pas du premier groupe, une visite tout aussi émouvante au site de Murambi à Gikongoro.

Nous aurons des suffoquements semblables à la porte des ces classes ouvertes sur ces espaces hallucinants où les corps momifiés et blanchis à la chaux sont soigneusement disposés sur le sol. Notre guide ajoutera un détail inédit à ce macabre pèlerinage. Derrière la dernière rangée des bâtiments de ce qui aurait dû devenir une école technique, il nous montre les traces encore visibles

du campement du détachement français présent au moment des massacres, et notamment l'amoncellement circulaire de pierres qui maintenaient droit le mât du drapeau. Et la main tendue dans la direction des charniers d'où sont extraits les corps pieusement déposés dans l'école, il nous dit avec une indéfinissable lueur dans le regard, "on a dû vous dire qu'il n'y avait pas eu de massacres dans la zone turquoise...". Ici, pendant les massacres, c'était la zone turquoise.

Avant de rentrer, nous referons un bref détour par le campus pour une entrevue avec le professeur Karangwa, directeur de l'IRST.

Notre séjour doit être abrégé à Butare, par le fait qu'on nous a annoncé à Kigali même, un spectacle sur le génocide le dimanche après-midi. Nous y rentrerons dès le lendemain matin pour y avoir, en fait, une forte déception. Malgré toute la bonne volonté des acteurs, le spectacle ne peut apparaître que comme un tissu de clichés et d'abstractions au service d'un texte écrit et joué de la manière la plus académique qu'on puisse rêver, dans la tradition française du théâtre.

Dès le lendemain, nous retrouverons avec bonheur l'énergie roborative du groupe de Tharcisse Kalissa avec qui nous passerons l'essentiel de la semaine du 27 au 31, avec quelques matinées consacrées au visionnement, chez Cornelius, de documents vidéographiques inédits, quelques rares images en direct sur le génocide lui-même, des témoignages horribles et marquants, un film sur le retour des populations réfugiées au Kivu, et notamment l'interview de deux génocidaires notoires, un sous-préfet de la région de Niarubuye et ce célèbre pasteur anglican, coupable d'avoir fait s'écrouler son propre temple sur les gens qui s'y étaient réfugiés. Au moment même où il rentre au pays, le récurrent discours se perpétue encore et tient en une phrase: Le "travail" n'est pas terminé. il faut le poursuivre.

A la fin d'une semaine riche en travail, Tharcisse nous fait un merveilleux cadeau en nous présentant, avec toute la troupe, l'esquisse d'un spectacle qu'il doit représenter sous peu.

Dès le lendemain matin, nous repartons pour Kampala.

Marie-France reste une semaine de plus pour réaliser avec Tharcisse et les comédiens choisis, le tournage de la séquence des "Fantômes électroniques".



Chronologie des évènements entre les voyages au Rwanda et le Festival d'Avignon

Du 20 juillet au 23 juillet 1998 : départ pour Avignon de Jacques, Fred et Johan, pour étude technique du lieu futur, éventuel, au Festival: le Gymnase d'Aubanel. Contacts sur place avec Roger Caracache (Le Cargo, Grenoble), Bernard Merlino d'Echirolles, André Steiger, etc.

Du 17 juillet 1998 au 01 août 1998 : Voyage au Rwanda: Mathias Simons , Max Parfondry et Sofia Leboutte sous la conduite de Marie-France Collard, forment la deuxième équipe d'artistes qui se rendent au Rwanda.

Du 17 juillet 1998 au 09 août 1998 : Tournage de Marie-France Collard.

Août 1998 : travail sur les sources des archives vidéo, Marie-France Collard et étudiant.

Du lundi 14 septembre 1998 au 19 septembre 1998 : semaine de travail à Bagimont pour les auteurs, la structure du spectacle est profondément remise en cause. Répartition des travaux.

Le 29 septembre 1998 : réunion de production Rwanda au siège du Groupov : étaient présents: Gérard Deniaux (directeur financier) et Bernard Faivre d'Arcier directeur du Festival d'Avignon, Christopher Crimes de Mulhouse, Didier Thibault (Villeneuve d'Ascq), Roger Caracache (Grenoble), Marianne Hicter (Wallonie-Bruxelles, Paris), Jean-Louis Colinet (théâtre de la Place), et le Groupov.

Le 30 septembre 1998 : week-end 500 Collines

Les participants de la veille, et un public proche, assistent à la présentation de la maquette du décor, d'images tournées au Rwanda, d'archives destinées au spectacle, de lecture de textes par les acteurs, et de l'intégrale de la Cantate de Bisesero (chœur et musiciens).

Le 30 novembre 1998 : week-end 700 Collines.

Lecture-spectacle intérieure de l'ensemble du matériau disponible. Critique. Evaluation. Indications pour les corrections et l'élaboration définitive.

Le 30 novembre 1998: assemblage progressif et définitif de tous les matériaux de la création.

Mise en chantier des constructions et fabrications de tout ce qui peut déjà être entrepris pour les décors, costumes et la technique

Du 26 janvier 1999 au 31 janvier 1999 : présence de Tharcisse Kalisa, directeur de la troupe Mutabaruka, partenaire artistique dans la création Rwanda, à Liège.

Les 28, 29, 30 janvier 1999: **présentation du work in progress au Théâtre de la Place.**

1046 spectateurs dont 224 invités et 822 payants.

Du 15 février au 19 février 1999 : semaine de travail à Bagimont pour les auteurs, intégration des critiques et de l'expérience de janvier. Adoption de différentes réformes importantes: la conférence par le metteur en scène, la réduction de Mwaramutse, etc.

Le 28 mars 1999 : Comité dramaturgique: présentation de la structure à présenter au Festival d'Avignon. Le Festival en effet, après avoir renoncé à son invitation la réitère, rencontre avec Bernard Faivre d'Arcier.

Avril: Construction du décor de la création "*Rwanda 1994*" dans les ateliers du Théâtre National.

Le 2 avril 1999 : Bagimont-suite. Continuation au Groupov du travail d'écriture démarré à Bagimont.

Le 7 avril 1999 : présentation de la Cantate de Bisesero au Centre Culturel d'Auderghem dans le cadre de la commémoration du génocide organisée par Ibuka -Mémoire et Justice.

Les 12 et 13 mai 1999: Tournage réalisé par Marie-France Collard au Théâtre de la Place de la séquence de Monsieur Kamali pour le duplex de la partie intitulée "Mwaramutse".

Le 21 mai 1999 : Réunion autour d'Avignon. Proposition de la structure du Work in progress, vision des images du tournage "Faux duplex", présentation de Dorcy Rugamba, fils du poète Cyprien Rugamba, qui rejoint l'équipe en tant que membre du chœur.

Le 5 juin 1999 : présentation du monologue de la rescapée et de la Cantate de Bisesero à l'Assemblée Générale publique de Médecins Sans Frontières.

Fin juin 1999: les répétitions pour le Festival d'Avignon vont commencer.

Le Coin des Hyènes

Chaque numéro du «Coin des Hyènes » réservera une place à la parole des Hyènes. Nous entendons par là les discours qui ont contribué à créer la haine, la division et, finalement, le génocide au Rwanda. Ou encore les arguments de ceux qui justifient ce qui s'est passé. Il est intéressant de noter que beaucoup de ces discours sont « de bonne foi ». Ainsi, l'article de cette semaine est-il issu d'un journal belge de 1955 qui croit sans doute faire l'éloge des Batutsi. Mais pas un mot n'est exact, et ce qu'il vante (beauté, supériorité naturelle, origine lointaine) sera plus tard invoqué pour pousser au massacre.

J.D.



DANSES RITUELLES, PAGES ET COUR D'AMOUR AU ROYAUME DES BATUTSI

Au delà des Monts de la Lune, non loin des sources du Nil millénaire, vivent des personnages de légende : les fiers et nobles Batutsi. La finesse de leurs traits, évoque les fresques des tombeaux égyptiens et les gloires hamites de l'Empire abyssin. Depuis plusieurs siècles ils occupent les verts plateaux du Ruanda-Urundi, ayant emmené avec eux leurs troupeaux sacrés. Le pays était occupé par des pygmées Batwa et par les Bahutu, race prolifique et servile que les Batutsi dominèrent bientôt de leur seigneuriale prestance.

Les actuels rois prolongent, au siècle des forces nucléaires, leur pouvoir spirituel avec les rites, danses et cour d'amour. Le surnaturel domine et la vache, comme dans l'Egypte ancienne, est sacrée. Elle est le symbole de la richesse, de la protection, de la sécurité. Lorsque la famine sévit, l'homme préfère sacrifier sa vie et celle de sa famille plutôt que de mener le bétail à l'abattoir.

Certes, la technique moderne leur a apporté tracteurs, bicyclettes et frigidaires maniés avec dextérité par les chefs évolués ou leurs anciens esclaves bahutu. Ils n'en gardent pas moins les gestes et rites, évocations mystique d'un passé illustre qui charme par ses fastes et sa spiritualité.





Ces danseurs, issus des plus nobles familles Batutsi, se sont exercés pendant des années, avant de faire partie du ballet royal

Parmi les images les plus travesties par les hyènes d'hier comme celles d'aujourd'hui d'ailleurs on trouve les Intore et la danse guerrière. Ainsi les Intore seraient des pages tutsi sélectionnés pour égayer le roi et vanter les mérites d'une dynastie tutsi qui règne sur un peuple d'esclaves.

Les Intore et la danse guerrière sont une réalité au Rwanda mais c'est une réalité complexe qu'il est difficile de traiter en une page. Toutefois il est possible de décrire en peu de mots cette danse et la place des Intore dans la société traditionnelle rwandaise. Cela ne nous permettra peut-être pas de savoir vraiment ce qu'elle est mais ça peut nous aider du moins à comprendre ce qu'elle n'est pas.

Intore: le mot lui-même signifie l'élu, celui qui a été choisi, celui qui mérite de, ... Le mot décrit le danseur. La danse porte le nom d'Umuhamilizo ; c'est une danse guerrière effectivement parce qu'elle met en scène des chorégraphies qui s'inspirent des combats épiques d'autrefois. Les danseurs eux-mêmes portent un costume comprenant des armes factices certes mais des armes tout de même. L'Intore porte en général une lance dans la main droite et un petit bouclier ou un arc dans la main gauche. Une danse umuhamilizo est constituée en général d'une trentaine de danseurs repartis sur trois rangées ou plus selon l'importance du ballet.

La danse est toujours dirigée par un danseur étoile qui occupe le centre de la première rangée et que l'on appelle dans le jargon de la danse «umukondo» c'est à dire le nombril; c'est lui qui entonne chaque danse à exécuter et qui décide de combien de temps la danse dure. La danse umuhamilizo s'exécute sans chant ni percussion, le rythme est seulement souligné par des grelots que les danseurs portent aux chevilles. Il existe toutefois une partie de la danse appelée « gusohoka » : show où le danseur étoile et un ou deux autres progressent seuls sur une inspiration personnelle, dans ce cas là ils sont alors accompagnés par des trompes et des percussions.

Les Intore dans le Rwanda ancien étaient issus des armées qui campaient ici et là sur tout le territoire du royaume. Les grandes armées avaient chacune une académie appelée «itorero» où des jeunes gens apprenaient l'art de la guerre, le code de l'ubuphura (la noblesse du cœur et de l'esprit), la rhétorique et la poésie. Les meilleurs espoirs étaient appelés à rejoindre les troupes de danseurs ayant acquis la maturité (ibihame : les aguerris).

Il n'existait pas vraiment à proprement parler de Ballet royal mais les chef-lieux de province avaient des troupes de danses qui rivalisaient entre elles et rivalisaient avec celle de la cour royale . Les danseurs ne se produisaient donc pas seulement à la cour mais un peu partout dans le pays et c'étaient des spectacles très prisées pas la population à tel point que certains danseurs avaient une notoriété dépassant les frontières du pays. On pourrait citer à titre d'exemple le plus célèbre d'entre eux: Butera bwa Nturo que l'on reconnaît dans la plupart des documentaires de l'époque coloniale.

La danse umuhamilizo n'avait aucune fonction rituelle, elle a de tout temps bénéficié du soutien et du mécénat de la cour mais en aucun cas elle ne servait à prolonger le pouvoir spirituel des rois.

Les grandes compagnies de danse contrairement à une idée répandue recrutaient dans toutes les composantes de la nation rwandaise. On peut tout au plus souligner que toutes les familles n'avaient pas les moyens d'envoyer leurs enfants dans les académies amatorero mais il est faux d'affirmer que les intore étaient composés exclusivement de batutsi. On pourrait citer à titre d'exemple trois des grands noms de la danse rwandaise issus de tous les milieux sociaux : Butera bwa Nturo qui était le danseur étoile de la troupe Ishyaka de Nyanza était un mututsi, dans la même troupe on retrouve un autre danseur célèbre qui danse encore aujourd'hui du nom de Bwanakweli, c'est un mutwa et lors de l'expo universelle de Bruxelles où le Roi Mutara était venu accompagné d'une sélection nationale le danseur leader de cette formation répondant au nom de Semivumbi était un muhutu. La réalité est que les danseurs Intore sont une tradition rwandaise dont le développement a puisé à toutes les sources d'inspiration que pouvait permettre toute la nation rwandaise et même au delà.

Comme toujours les semeurs de discorde au Rwanda commencèrent par nier l'existence de la nation rwandaise et c'est ce qui se cache derrière ce genre d'articles qui essaient de faire la part des choses dans le patrimoine culturel rwandais. Les intore seraient tutsi et non rwandais, les chants seraient twa, etc. Ce genre d'arguments ont été utilisés plus tard pour justifier les massacres des batutsi considérés physiquement cette fois-ci comme non rwandais.

Dorcy Rugamba

Dorcy Rugamba n'évoque pas ici certains aspects qui seront développés dans les numéros suivants. Tout ce qui tient à la théorie «hamitique» faisant des Tutsi des fils de Noé (? !), des sémites venus du Caucase ou de plus loin encore, transitant par l'Égypte des pharaons et l'Abyssinie pour aboutir en conquérants du Rwanda. Il faut le répéter: il n'y a pas l'ombre du début du commencement d'une preuve de ce délire historique sur fond biblique. Mais, affreusement, tous ces arguments sur leurs origines «nobles» qui, en 1955 encore, agrémentent le discours raciste du colonisateur asseyant son pouvoir sur une petite élite Tutsi, tous ces arguments se retourneront en instruments de mort quelques années plus tard : Tutsi envahisseurs, étrangers au pays et à l'Afrique, et on jettera les corps ligotés dans la rivière Nyabarongo en disant : « retournez par le chemin, le plus court, en Ethiopie... ». En quelques lignes charmantes - et qui semblent faire leur éloge - l'article de « La Cité » cumule tous les préjugés qui se retourneront mortellement contre des centaines de milliers d'êtres humains.

J.D.

Les inédits

LA COMPLAINTE DU COLON

" Si les tiens ne viennent pas à ton secours,
c'est qu'ils se réjouissent de ta disparition"

1. Le vieil homme se tient sur la terrasse, face au soleil levant.

Il lit, assis dans un fauteuil en osier.

On entend les bruits de la circulation d'une grande ville européenne.

Il lit à haute voix:

" A cette heure, sur les versants des eaux du Nil,
dans les montagnes du Rwanda,
le vieux pays du Ruzizi
s'éveille...

Comme il était beau le ciel,
comme était transparente la lumière
qui éclairait l'infini des collines"

Il pose le livre, enchaîne le monologue.

Dans cette limpidité de l'air,
dans la bise légère et la fraîcheur des matins,
les émotions qui m'avaient accompagnées
dès le premier jour de mon arrivée,
me réconfortent encore dès que j'y songe.

Mon cœur vacille devant les derniers événements,
qui déchirent à nouveau le pays des collines.
Je pensais m'être aguerri
depuis les journées sanglantes
précédant la révolution hutu et l'indépendance,
depuis la déception immense
causée par l'incompréhension des Nations Unies
aux problèmes du pays.

J'ai quitté le Rwanda,
il n'avait plus besoin de moi
et depuis mon retour en Belgique,
ma venue, ici, solitaire,
je lis ces déchirements incessants.

Il n'y a donc plus d'hommes à croire en la Vérité?

Il était de bon ton à l'époque d'évoquer le « joug du colonialisme ».
D'un revers de main, on balayait ses bienfaits.
On parlait de l'oppression des indigènes,
du pillage des matières premières ou des cultures imposées...
Pourquoi mettre de côté l'action de nos enseignants,
celle de nos infirmières, de nos médecins?
Des agronomes et des vétérinaires ?

Bon gré, mal gré, avec le temps,
il m'avait fallu accepter
l'assertion selon laquelle
l'action de l'homme blanc,
dans ses colonies, était une honte!
Je dis « accepter »,
Mais au fond, je ne le pensais pas.
Je n'ai jamais pu le croire.
Ce fardeau que l'on nous faisait porter –
à nous, les colons –
aidait peut être ce peuple,
que j'avais tant aimé,
à prendre le chemin de son autonomie.
Il faisait sa crise d'adolescence,
Il allait atteindre sa maturité
C'était ma consolation...

Comment, à l'orée de la vieillesse,
un pied presque dans la tombe,
ne pas entendre l'écho d'anciennes blessures?

N'y a-t'il plus personne aujourd'hui
pour oser être fier de sa vie consacrée
aux anciennes colonies d'Afrique?

Comment ne pas voir dans les sarcasmes,
derrière les quolibets dirigés contre nous
- les premiers colons -
une jalousie des générations nouvelles!
Jamais, ils n'auront notre chance!
Qui peut imaginer aujourd'hui
vivre une expérience aussi grandiose?
Nous avons du courage.
Il en fallait pour affronter ces contrées sauvages,
leurs habitants primitifs,
apprendre leur langage, décoder leur mœurs.

Beaucoup d'entre nous l'ont payé de leur vie.
Mais nous les avons apprivoisés!
Nous leur avons apporté la vraie civilisation,
Le christianisme qui en est l'âme !
Non, ma vie n'a pas été une duperie.
Petit à petit, l'homme des collines s'était habitué à l'homme blanc.
Il ne pourrait plus se passer de nous, de nos conseils, de notre assistance.
Du moins, nous le croyions.
Derrière cette harmonie nouvelle,
Nous avons oublié que les deux frères ennemis sommeillaient.

Le feu de la haine séculaire couvait sous les braises.
Il s'est réveillé, un jour de novembre 1959,
Et s'est propagé à travers tout le royaume.

Ce jour-là, j'ai traversé le pays, la nuit,
ma dernière nuit là-bas.
J'ai vu les huttes en flammes,
et les corps calcinés.
J'ai vu les vaches maigres des Tutsi
prendre la route de l'Uganda,
J'ai entendu les gens me dire:
" Blanc, nous n'avons plus besoin de toi ! "
J'ai cherché mes vieux amis,
Ils ne me reconnaissaient plus.
J'ai vu la danse d'un vieux chef tutsi,
repandre le chant des Invincibles,
clamer devant la ronde de ses sujets
" Retournez à votre houe ! "
Les Hutu cultivent la journée pour le Tutsi
et la nuit pour leurs propres besoins",
J'ai vu les lances le transpercer de part en part.
J'ai vu les yeux injectés de sang,
le drôle de sourire de celui,
qui, en costume européen,
me menaçait de son revolver.
J'ai traversé les marais
enfoncé dans la vase jusqu'à la poitrine,
J'ai marché encore dans les sentiers,
bousculé par les hommes
brandissant les armes.
Je croyais pouvoir les arrêter.
" Attendez ", leur criais-je, " Allons chez le Mwami... "

25 ans de ma vie en une nuit
se sont réduits en cendres.
25 ans où je me suis donné,
corps et âme,
au salut d'un peuple,
à son émancipation.
J'ai lutté pour son progrès, pour son bonheur,
J'en avais fait le but de ma vie.
Et ivre de sang, il ne me reconnaissait plus!
Ce pays était devenu ma patrie.
C'était mon pays!
J'avais aidé à le façonner.
Comme une statue émergeant de la glaise informe, il
s'élevait vers la grandeur et le développement.
Et le voilà en proie aux forces de la destruction...

Ces mêmes forces, aujourd'hui, se sont soudainement réanimées.
Et avec elles, tant de souvenirs enfouis, tant de passions oubliées...
Elles reviennent jusqu'ici, torturer mon âme.

Que Dieu m'appelle à lui !
Qu'Il me juge!

*L'homme se tait, ferme les yeux. Le livre, posé sur ses genoux, glisse sur
le sol.*

*2. Venue des infirmières. Elles constatent la mort du vieil homme, elles ramassent le
livre, l'une d'elle lit le titre: « L 'homme qui demanda du feu »...*

elles l'emmènent vers l'intérieur...

Repères chronologiques

Extrait de « Rwanda - Histoire d'un génocide »
Colette Braeckman - Editions Fayard juin 1996

1896-1991

1896: le Mwami (roi) Yuhi V Musinga décide de confier les relations extérieures de son pays à l'empire allemand.

1900 : les pères blancs fondent leur première mission.

1907: l'Allemagne ouvre une résidence au Rwanda.

1916 : les troupes belges attaquent Shangi, dans le cadre des opérations menées par les Alliés contre l'Allemagne.

1926 : la Société des Nations donne à la Belgique un mandat de tutelle, qui prévoit une «mission de civilisation» fondée sur un système d'administration indirecte.

1952: le colonisateur introduit les premiers conseils représentatifs.

1957: le *Manifeste des Bahutus* est publié avec les encouragements de l'Église catholique.

1959-1961 : la révolution sociale et politique rwandaise commence, soutenue par l'Église. La «Toussaint rwandaise» (en novembre 1959) chasse des dizaines de milliers de Tutsis.

1961 : la République est proclamée par les Hutus. Grégoire Kayibanda est élu premier président de la République rwandaise.

1959-1963 : 200 000 Tutsis environ fuient vers l'Ouganda, le Zaïre et le Burundi. En décembre 1963, des exilés tutsis attaquent aux frontières, ce qui entraîne des représailles massives.

1973 : en février, de nouvelles vagues de persécutions anti-Tutsis sont déclenchées, animées par les comités de salut public. En juillet, Juvénal Habyarimana prend le pouvoir à l'issue d'un coup d'État militaire.

1978: une nouvelle Constitution est adoptée. Tout Rwandais devient membre de plein droit du parti unique, le Mouvement républicain national pour le développement (MRND).

1979 : la Rwandese National Union (Ranu) est créée au Kenya. Elle se transformera plus tard en Front patriotique rwandais (FPR).

1988-1989: le président Habyarimana est réélu avec 99 % des voix. La crise s'amplifie: famines, corruption, arrestation d'opposants.

1990 : en octobre, le Front patriotique rwandais attaque depuis la frontière ougandaise. Arrestation de 10 000 Tutsis et opposants politiques à Kigali. Premier massacre de Tutsis à Kibilira. Intervention militaire française et belge. Départ des Belges après l'évacuation des expatriés.

1991 : en janvier, le FPR ouvre un nouveau front dans la région de Byumba, dans le Nord-Est. Ouverture de la prison de Ruhengeri. En juin, la Constitution est modifiée: reconnaissance du multipartisme et de la liberté de la presse. Apparition de plusieurs partis d'opposition: le Mouvement démocratique républicain (MDR), le Parti libéral (PL), le Parti social-démocrate (PSD), le Parti démocrate-chrétien (PDC).

1992

Mars: la Coalition pour la défense de la République, qui rassemble les ultras hutus, apparaît dans le paysage politique. Massacre de Tutsis dans le Bugesera.

Avril: un gouvernement de compromis MRND-opposition (sauf le FPR), dirigé par Dismas Nsengaremye, est formé.

Mai: vague d'attentats terroristes, suivie de manifestations violentes des jeunesses du MRND qui s'organisent en milices.

Juin: des contacts se nouent à Bruxelles, puis à Paris entre l'opposition démocratique et le FPR. Création d'un Front commun en faveur des accords de paix.

Juillet: les premiers accords sont signés à Arusha. Conclusion d'un cessez-le-feu.

Août: des Tutsis sont massacrés dans la région de Kibuye, préparés par les milices.

Octobre: les milices MRND et CDR organisent des manifestations violentes.

sacrés dans la région.

1993

Janvier: le protocole des accords d'Arusha sur le maintien de l'État de droit, la fin des massacres, la constitution d'un gouvernement de transition à base élargie incluant le FPR est signé solennellement. Des violences sont commises par des milices pro-gouvernementales interahamwes à Kigali et dans le reste du pays.

Février: le FPR déclenche une nouvelle offensive (stoppée devant Kigali grâce à l'appui français) visant à faire cesser les massacres et à mettre en œuvre les premiers accords d'Arusha. De 750 000 à un million de paysans quittent le Nord et fuient en direction de Kigali.

Mars: un accord est conclu à Dar es-Salaam entre le gouvernement rwandais et le FPR, prévoyant un cessez-le-feu, la reprise des pourparlers à Arusha et le départ des troupes étrangères. Adoption de la résolution 812 du Conseil de sécurité de l'ONU, prévoyant la mise en place d'une force d'interposition. Début du retrait des troupes françaises et retour du FPR sur ses positions d'avant février 1993.

Mai : de nouveaux accords sont conclus à Arusha, prévoyant la constitution d'une armée nationale unifiée rassemblant les forces armées rwandaises et les combattants du FPR. Assassinat d'Emmanuel Gapyisi, dirigeant hutu du MDR, principal parti d'opposition. Accord FPR-gouvernement sur le retour des déplacés de guerre.

Juin: un nouveau gouvernement de transition est mis en place sous la direction d'Agathe Uwilingiyimana (MDR). Le FPR n'y participe pas.

Août: l'ensemble des accords d'Arusha est signé. Début des émissions incendiaires de la Radio-Télévision libre des Mille Collines (RTL). (RTL)

Décembre: les troupes françaises de l'opération Noroît quittent le Rwanda, et la mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda (Minuar) se met en place.

Janvier: le président Habyarimana prête serment à Kigali. Blocage des accords d'Arusha, en raison du refus opposé par la faction présidentielle *hutu power* de mettre en place un gouvernement de transition élargi au FPR.

Février: le leader hutu PSD Félicien Gatabazi et le dirigeant de la CDR Martin Bucyana sont assassinés. Des violences font plusieurs dizaines de morts.

6 avril : un sommet régional se réunit à Dar es-Salaam. Attentat contre l'avion ramenant les présidents du Rwanda et du Burundi, Juvénal Habyarimana et Cyprien Ntaryamira.

7 avril : les massacres commencent à Kigali. Assassinat du Premier ministre, Agathe Uwilingiyimana, et de dix Casques bleus belges ; liquidation de plusieurs ministres et responsables politiques appartenant au Parti social-démocrate, au Mouvement démocratique républicain, au Parti libéral. Dans la soirée, le FPR sort de son cantonnement à Kigali et des unités font mouvement dans le Nord. Extension des massacres à l'extérieur de Kigali, dans les paroisses de Zaza, Kabarondo, Nyarubuye, Kibungo, Shangi, etc.

9 avril: la France et la Belgique envoient des troupes pour évacuer les expatriés. La famille du président Habyarimana est transportée, par des avions français, à Bangui, puis Paris.

19 avril: la violence s'étend à Butare, dont le préfet (qui s'opposait aux massacres) est arrêté. Il disparaît.

21 avril: à New York, le Conseil de sécurité réduit de 2 700 à 450 le nombre de Casques bleus et d'observateurs présents au Rwanda.

17 mai: le Conseil de sécurité vote le déploiement de 5500 Casques bleus au Rwanda et impose un embargo sur les armes.

22 mai: le FPR s'empare de l'aéroport de Kigali.

25 mai: la Commission des droits de l'homme des Nations unies décide l'envoi au Rwanda d'un rapporteur, M. René Degni-Ségui, pour enquêter sur les violations du droit humanitaire international. Mme Michaux-Chevry, ministre français de l'Action humanitaire, prononce le mot «génocide».

27 mai: les forces de l'ONU procèdent à une première évacuation de rescapés réfugiés dans l'hôtel des Mille Collines.

8 juin: le FPR annonce que trois évêques et dix prêtres catholiques ont été tués par leurs gardiens, des soldats du FPR, dans l'évêché de Kabgayi.

10 juin: 170 réfugiés de la paroisse Saint-André sont massacrés.

16 juin: Alain Juppé, ministre français des Affaires étrangères, annonce l'imminence d'une intervention militaire française.

22 juin: sur proposition de la France, le Conseil de sécurité autorise une intervention armée humanitaire au Rwanda. La résolution ne prévoit pas la poursuite des responsables du génocide.

23 juin: des forces françaises pénètrent au Rwanda.

28 juin: le rapport des Nations unies sur le génocide des Tutsis et les massacres de Hutus au Rwanda est publié à Genève.

4 juillet: Butare et Kigali tombent aux mains du FPR. La France crée une «zone humanitaire sûre» dans le Sud-Ouest, à Kibuye, Gikongoro, Cyangugu.

13 juillet: début de l'exode massif de Rwandais en direction de la ville de Goma, au Zaïre.

15 juillet: les États-Unis ne reconnaissent plus l'ancien gouvernement rwandais.

17 juillet: le FPR atteint Gisenyi et déclare la fin de la guerre.

19 juillet: un gouvernement d'union nationale est formé à Kigali. Le choléra se déclare parmi les réfugiés de Goma.

28 juillet: le secrétaire général des Nations unies annonce la création d'une commission d'enquête chargée d'identifier les responsables des actes de génocide commis au Rwanda.

31 juillet: un détachement de l'armée américaine arrive à Kigali.

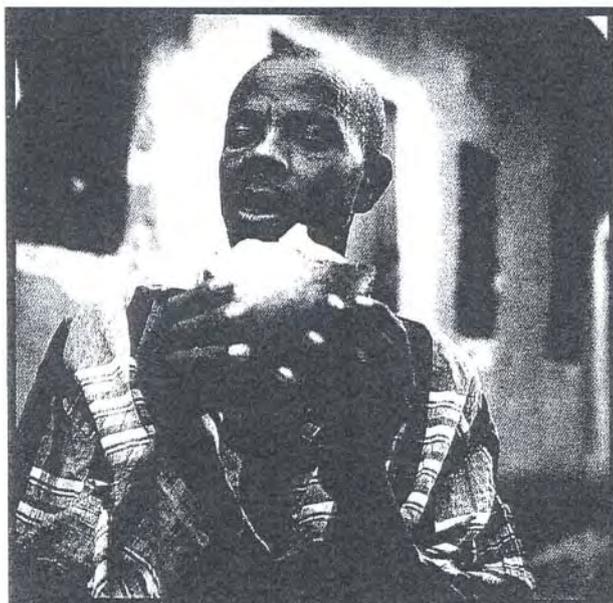
22 août: à l'échéance fixée par le mandat de l'ONU, l'opération Turquoise prend fin au Rwanda. L'exode vers la ville de Cyangugu est moins massif que l'afflux des réfugiés à Goma. Jusqu'à la fin de septembre, environ 500 militaires français restent présents au Zaïre, en appui logistique au bataillon interafricain.

Annonces



ALAIN KAZINIERAKIS « Les blessures du silence»

du 6 février au 5 mars 2000



Vernissage le samedi 5 février 2000 à 17h.

Le président et
le Conseil d'Administration du
Centre wallon d'Art contemporain

la Châtaigneraie

sont heureux de vous inviter
le samedi 5 février 2000 à 17 heures au
vernissage de l'exposition

ALAIN KAZINIERAKIS

Les blessures du silence»

Photographiées par Alain Kaziniérakis,
les personnes qui ont accepté de témoigner pour
cette exposition révèlent l'ambiguïté du Rwanda
actuel.

Une société blessée par le silence.

Exposition ouverte du 6 février au 5 mars 2000
de 14 à 18 heures - Fermeture les lundis

Centre wallon d'Art contemporain
Chaussée de Ramioul 19
4400 Flémalle (Ivoz-Ramet) - 04/275 33 30
0476/324614 (en semaine)

Itinéraire d'accès:

Autoroute Namur Liège E42. Sortie Flémalle. Descendre jusqu'à
la Meuse. Traverser le pont Barrage d'Ivoz. Prendre la voie rapide
à droite, direction Huy. Prendre la première sortie à gauche
(Zoning Ivoz-Ramet) Tout droit jusqu'à un «T», tourner à droite.
Châtaigneraie à :t 200 m.

Organisation: CWAC et Centre culturel de Flémalle, avec
l'aide de l'Administration communale de Flémalle

Le Centre wallon d'Art contemporain « La Châtaigneraie »
Le Centre culturel de Flémalle
L'Institut André Cools
Médecins Sans Frontières

Sont heureux de vous inviter à la
Conférence-débat

« Les blessures du silence »

Le génocide du Rwanda

Le 17 février 2000 à 20 heures

Au Centre culturel de Flémalle Rue du
Beau Site 25 à 4400 Flémalle

Témoignage de Yolande Mugakasana.

Débat :

M. Jacques Bihozaga (Ambassadeur du Rwanda)
Un représentant de Médecins Sans Frontières
Mme Colette Brackman (Le Soir)
M. François Veriter (Coopérant témoin des
massacres)

Débat animé par Eddy Caekelberghs

Yolande Mugakasana est rescapée du génocide du Rwanda et réfugiée en Belgique depuis 1995. Elle a perdu ses trois enfants, son mari, son frère, ses sœurs. Elle a parlé, elle a écrit « La mort ne veut pas de moi » et « N'aie pas peur de savoir ». Aujourd'hui, à travers sa propre expérience, elle veut dialoguer avec d'autres rescapés du génocide, mais aussi avec les bourreaux.